

Occitan... et graphie « archaïque »/Langues d'oc... et graphie « moderne »? Occitan... e « grafia arcaïca »/Lengas d'òc... e « grafié moudèrno »

En tant que lexicographe en occitan, nous sommes confrontée aux deux graphies et à des dictionnaires aux choix normatifs différents, selon qu'ils en tiennent pour l'une ou l'autre. Il ne nous paraît pas inintéressant de rappeler un peu quelques faits et discours historiques sur ce point.

Une seule langue (mais comment faut-il la nommer pour rallier tous les suffrages ?) présentant différents dialectes, ou des langues (une par dialecte) : tel est le résumé de l'éternel problème qui revient sans cesse dans les polémiques, et a une incidence directe sur les titres et les contenus des dictionnaires, et surtout sur les actions politiques, même si bien sûr la communauté scientifique ne parle que d'une langue d'oc au singulier, comme Mistral le faisait déjà, et bien avant lui l'abbé de Sauvages. Nous avons eu l'occasion de montrer¹, en analysant les préfaces des dictionnaires d'occitan languedociens et provençaux depuis le 18^{ème} siècle, le passage progressif du sentiment de « parler un patois » à celui de « parler une langue », puis de langue isolée à la conscience d'une langue d'oc unique, puis plus largement de l'appartenance à la romanité. Nous rappellerons par exemple que l'abbé Pierre Augustin Boissier de Sauvages parlait déjà, dans une note à son *Discours préliminaire* de son *Dictionnaire languedocien-françois* paru en 1756, de la conscience et d'une langue unique présentant des variations dialectales et d'un territoire élargi, non pas « *dis Aup i Pirenèu* » comme disait Mistral, mais d'Antibes à Bordeaux :

« *La Langue-d'oc est l'ancien langage qui s'est perpétué en grande partie dans le Languedocien moderne de cette province particulière et des provinces voisines, où l'on parlait la Langue-d'oc ; langage divisé autrefois, comme il continue de l'être aujourd'hui, en différents dialectes ; qui depuis Antibes jusqu'à Bordeaux, se rapprochent, se mêlent, se fondent, pour ainsi dire, par des nuances insensibles, l'un dans l'autre ; en sorte que l'on ne saurait assigner les limites qui les séparent, ni marquer où l'un finit et où l'autre commence, et que le Rhône même ne tranche point les dialectes de sa droite d'avec sa gauche ; ils portent chacun des empreintes l'un de l'autre et tout ce qui peut établir entre eux une sorte de consanguinité.*

D'où il résulte que non seulement le provençal, mais généralement tous les idiomes gascons de nos provinces méridionales, sont du ressort de ce dictionnaire ; et qu'ils viendront, comme naturellement, se ranger sous le titre qu'il porte, si un

¹ Revue *Lenga e País* n° 30, publiée par le CRDP de Montpellier.

amateur intelligent et zélé vient un jour prendre la peine de les y rassembler, en recourant aux sources dont nous n'avons pas été à portée ou qui nous ont manqué : ce qui produira une collection tout autrement volumineuse et bien plus intéressante que celle que nous présentons ici à nos compatriotes».

Belle prémonition quant à l'arrivée de l'amateur intelligent et zélé que fut Mistral et de sa collection tout autrement volumineuse qu'est le *Tresor dóu Felibrige*. Le titre simplement en a changé, et les autres dialectes ne sont pas venus se ranger dans un « *Dictionnaire languedocien-françois* » mais un « *Dictionnaire provençal-français, embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne* ». À la suite de cette note, l'abbé de Sauvages renvoie à l'entrée *Lengado* de son dictionnaire où il rappelle les faits historiques concernant l'usage de ce mot : « *on commença en 1280 à comprendre principalement sous ce nom les sénéchaussées de Toulouse, de Carcassonne, de Périgord, de Querci, d'Agenois, du Rouergue et de Beaucaire.(...) La langue-d'oc n'était pas bornée aux provinces et aux sénéchaussées précédentes ; elle comprenait aussi le pays nommé auparavant Provence : terme qu'on prenait dans le sens du nom latin Provincia, ou province romaine, qui embrassait toute la partie méridionale de la Gaule. Ce fut vers la fin du XIIIème siècle, et après le traité de Brétigni, que le pays de la langue-d'oc ayant été resserré dans une moindre étendue, devint une province particulière, qui ne comprit plus que les trois anciennes sénéchaussées de Toulouse, Carcassonne et Beaucaire. Ce qui correspond à l'ancienne Septimanie».*

Laurent Pierre Bérenger, dans ses *Soirées provençales* (1786 et nombreuses rééditions), décrit de la même façon les dialectes de « la langue méridionale » : « *Le gascon est le cinquième dialecte dans la langue méridionale, confondu, mal-à-propos, avec le languedocien, le dauphinois et le provençal². (...) Ces dialectes, quoique différens par leur génie, se ressemblent tous par leur caractère méridional.* » Il en fait d'ailleurs l'éloge appuyé et montre (en citant de nombreux exemples) que l'on traduisait des œuvres célèbres du français dans ces dialectes, preuves qu'ils n'étaient point des patois, des sous-langues.

² Il fait référence ici à l'usage ancien de *gascon* pour désigner toute la langue d'oc (comme *limousin*, ou *provençal*). Il existait donc des ouvrages destinés à mieux parler le français et s'appelant « *Gasconismes corrigés* », « *Provençalismes corrigés* », même s'il ne s'agissait pas de gascon ou de provençal stricto sensu. Les provençaux intégristes actuels voudraient donc imposer le terme « provençal » à toute la langue d'oc, mais ne toléreraient pas que ce fut « gascon » ou « limousin » ! Aucun gascon ou limousin n'a jamais revendiqué le symétrique, tellement la chose est absurde.

Toujours une seule et même langue pour le Niçois Jules Rosalinde Rancher, qui écrivait en 1832 en préface de ses *Fabla Nissardi* : « *Quelques uns vont me répéter nouvellement et à satiété qu'il est ridicule d'écrire dans notre idiome, qui n'est compris que dans une petite étendue de pays. Il est facile de se convaincre de la futilité de cette assertion, puisque dans la basse et la haute Provence, et je dirai même jusqu'aux frontières de la Catalogne la langue est la même qu'à Nice, à quelques inflexions près (...)* » Il récuse bien sûr les arguments qui prétendent qu'il y a des langues inférieures car « *toute langue est belle entre les mains de qui sait la manier* » et que « *le bon et le beau sont du domaine de toutes les nations* ». Il trouve donc naturel de redonner vie à cet idiome héritier des Troubadours : « *Un chœur patriotique applaudira sans doute à mes efforts puisque je tache de tirer d'un oubli total une langue que ses pères ont vénéré...* ».

On retrouve le même concept de langue unique dans le dictionnaire du provençal Simon Jude Honnorat qui s'intitule *Dictionnaire provençal-français ou Dictionnaire de la langue d'oc ancienne et moderne* (1845), dont la page de garde précise qu'il contient « *tous les mots de ses différents dialectes* ». Il désirait au départ limiter son travail à la Provence, mais le projet s'élargit : « *Mon premier projet de dictionnaire était de ne ramasser que les idiomes des quatre départements formant l'ancienne province, et de laisser le languedocien, mais plus j'avance, plus il me semble difficile d'en tracer la démarcation (...). Car dans le fond la langue est parfaitement la même (...)* »³

Puis viendra Mistral qui ne cessera d'évoquer cette langue unique, ce territoire commun, à l'aide d'expressions toutes plus connues les unes que les autres comme « *Voulèn parla toujour/ La lengo dóu Miejour* », « *dis Aup i Pirenèu* », le sous-titre de son dictionnaire embrassant « *les divers dialectes de la langue d'oc moderne* » ou encore « *Eh ! bèn, nàni ! despuei Aubagno/Jusqu'au Velay, fin-qu'au Medò/La gardaren riboun-ribagno/Nosto rebello lengo d'O !* » et dont l'action sur le terrain montrait bien la conscience d'un territoire uni sous la bannière de la langue et de la culture⁴. Il écrivait aussi à Paul Meyer, le 9 avril 1879 : « *Je suis heureux de savoir que mon Trésor ne vous a pas trop déplu.*

³ Lettre au savant avignonnais Esprit Requien du 25 mars 1833, citée en note par P. Fabre, dans sa préface à la réédition du dictionnaire par Marcel Petit - CPM, Raphèle-lès-Arles, 1991.

⁴ « *Nous voulons parler toujours la langue du Midi* », « *des Alpes aux Pyrénées* », « *Eh ! bien, non ! depuis Aubagne jusqu'au Velay, jusqu'au Médoc/Nous la conserverons de gré ou de force/ Notre rebelle langue d'Oc !* »

J'en vois les défauts. Il est bien difficile à un seul homme, isolé au village, de résoudre toutes les questions. J'ai fait ce que j'ai pu, je l'ai fait avec conscience et bonne foi, et je crois que mon œuvre jettera une grande lumière sur les liens plus ou moins étroits de ces nombreux dialectes qui forment la langue d'oc. »⁵

Dans son immense étude sur les parlers provençaux (au sens de parlers d'oc), Jules Ronjat rappellera à son tour l'unicité de la langue, en constatant simplement l'intercompréhension, preuve suffisante s'il en est : « *Entre l'océan, les limites N. et E., la Méditerranée et la limite S. de notre langue, un omme (sic) de Marseille, de Toulouse, de Pau, etc.. peut partout, en parlant son langage naturel, être compris par les indigènes, et peut partout comprendre le langage naturel de ceux-ci (...) Quand je causais, moi parlant le provençal mistralien, avec un confrère en Félibrige parlant même gascon ou béarnais, je n'entendais pas un mot sur cent qui fût étranger au fonds commun de la langue. (...) Non seulement dans les assemblées félibréennes qui réunissent les ommes (sic) de quelque culture ou tout au moins de quelque entraînement linguistique, mais aux foires, dans les cabarets de villages situés à la rencontre de parlers différents, j'ai toujours vu se poursuivre sans difficultés, entre gens des pays les plus divers, les conversations familières comme les discussions d'affaires.»⁶*

[Nous avons primitivement inséré ici les attestations d'usage des mots oc, occitan, Occitanie depuis le 13^{ème} siècle. Nous avons préféré en faire un article à part évoluant au gré de nos trouvailles sur Internet). Nous en reprenons cependant les deux derniers paragraphes pour aider à la compréhension générale]

On pourrait trouver bien d'autres témoignages et citations, dans l'espace et dans le temps, où les mots « oc, occitan, occitanien, Occitanie » n'étaient pas des pestiférés éliminés des revues en graphie mistralienne du Félibrige

⁵ *Correspondance de F. Mistral avec P. Meyer et G. Paris*, recueillie et annotée par Jean Boutière, Publication de la Sorbonne, Didier, 1978.

Meyer reprochait à Mistral d'avoir fait entrer trop de choses dans son dictionnaire, notamment les noms propres... Fort heureusement, Mistral ne l'a pas suivi.

⁶ Jules Ronjat, *Grammaire historique des parlers provençaux modernes* (1929), réédition Société des Langues Romanes, Montpellier, 1930, 1932, 1937. L'auteur prenait quelques libertés avec l'orthographe française en n'écrivant pas les h.

provençal ou gascon, mais utilisés simplement comme hyperonymes ⁷. Certaines revues deviendront ensuite « occitanistes », ce qui ne veut pas dire anti-mistraliennes loin s'en faut, notamment toutes les publications et activités du cercle marseillais *Lou Calèn/Lo Calen*, fondé en 1925 par Antòni Conio et Jòrgi Reboul⁸. Contrairement donc aux idées reçues et n'en déplaise aux sourcilleux mais bien réducteurs gardiens du temple mistralien d'un côté, et à quelques acharnés anti-mistraliens de l'autre, les « Occitanistes » sont tout autant les dignes héritiers de Mistral que les « Mistraliens », et en sont eux aussi les continuateurs sur une autre voie : outre que les prémices de la graphie classique ont eu lieu en Provence, les premiers partisans de la graphie classique en Languedoc étaient aussi des fidèles disciples de Mistral (ce que leur déniaient bien sûr les féroces gardiens), et la graphie classique ne fait pas bondir tous les membres actuels du Félibrige, tant s'en manque. Il en est même de nombreux qui l'emploient outre Rhône (les publications du *Grelh Roergàs* par exemple) ... Et si le Marseillais Valère Bernard était président de la SEO, le majoral marseillais Pierre Rouquette a été un des fondateurs de l'IEO, le majoral Pierre Azéma était président de l'IEO, la majorale provençale Marcelle Drutel était membre de l'IEO⁹, le majoral provençal E. Ripert était conseiller de *l'Escòla Occitana*, et la non moins provençale Farfantello (pseudonyme d'Henriette Dibon) représentait *l'Escòla*

⁷ Si ce n'est, en exemple parmi tant d'autres mais inversé, cet hommage à Roumanille à l'occasion du cinquantenaire de sa mort, qui dit clairement la filiation Félibrige/Occitanisme qu'il y avait dans les esprits : « J. Roumanille peut être considéré comme le Père du Félibrige, le promoteur de la Renaissance occitane au XIXème siècle » (Canoungue Avril, in *Gay Saber* n° 194, Mai-Juin 1941), ou l'exemple déjà cité de « Jean-Charles Brun, félibre et occitaniste » (J. Lesaffre, n° 218, Janvier-Février 1947). On pourrait rajouter aussi la préface écrite en graphie classique par Josèp Salvat à *Cant de Pasco*, recueil de poèmes de la marseillaise Calixtine Chanot-Bullier publié en 1970 en graphie félibréenne. Non qu'elle comporte un témoignage lexical des mots « occitan, Occitanie », mais la coexistence des deux graphies (et le fait que la poétesse ait demandé elle-même cette préface à un languedocien) est assez parlante quant à la conception d'une langue unique et à l'inanité de la haine entretenue contre « l'ouest du Rhône ». Tout comme la présence des deux graphies dans *Lou Gai Sabé* de 1948, où l'on trouve des textes de J. Lesaffre et H. Mouly « en grafia de l'Institut d'Estudis Occitans ».

⁸ Dont une photo restée célèbre, le montrant transportant dans une brouette la tête en bronze (sauvée de la guerre) de Mistral, pour qu'elle soit réinstallée dans les jardins du palais Longchamp à Marseille. Acte éminemment anti-mistralien comme on peut le constater....

⁹ Laquelle écrivait dans la revue *Aicí e Ara* : « Avès rasoun de dire e de marca que fau que d'à cha pau óucitan e felibre fagon la pas pèr oubra miès tóutis ensèn, quinto que siegue la grafio. » (cité par L. Durand)

Occitana et le *Colètge d'Occitania* aux fêtes données en l'honneur de Mistral à Maillane en septembre 1940¹⁰. De nombreuses personnes sont membres et du Félibrige et de l'IEO, et il est même des sections départementales de l'IEO présidées par un membre du Félibrige. Cela n'empêche pas quelques intégristes provençaux, reprochant encore aux occitanistes de se réclamer eux aussi de Mistral, d'argumenter sans rire que « *si l'IEO est tant mistralienne que cela, elle n'a qu'à écrire selon les préceptes de Mistral et abandonner sa graphie et son idéologie panoccitane* ». ¹¹ Le demandent-ils aux félibres languedociens écrivant en graphie classique ? Faut-il aussi rayer la phrase des statuts du félibrige qui laisse désormais à ses membres le choix de la graphie (ce qui semble la moindre des choses) ? On pourrait rétorquer en symétrique que « si vous êtes tant mistraliens que cela, pourquoi parlez-vous des langues d'oc au pluriel, en opposition au concept mistralien de langue unique (lisez donc le seul titre de son dictionnaire, à défaut de lire son dictionnaire qui comporte les variantes gasconnes, limousines, auvergnates, dauphinoises, niçardes, etc.), censurez-vous le mot même d'occitan avec son sens élargi, pourtant présent lui aussi dans le dictionnaire de F. Mistral, et employez-vous autant de formes bâtardes que Mistral rejetait vigoureusement » ? **Et pourquoi consacrez-vous votre vie à la production de tant de fiel et si peu à la défense de la langue...**

Que ces mots, Occitanie, occitan/langue occitane, d'une évidente commodité pour définir le territoire où se parle la langue d'oc sous ses divers dialectes, puisque correspondants à une communauté culturelle historique comme le définit simplement J. Anglade ci-dessus¹², que nous trouvons donc dans des

10 Voir *Lo Gai Saber* n° 190, septembre-octobre 1940.

11 Lettre du *Collectif Provençe* citée par *L'Estaca*, n° 19, février 2004. Lequel argumentaire poursuivait toujours sans rire, que « *toutes les études sérieuses* » montrent qu'il y a « *plusieurs langues d'oc* », mais on se garde bien de citer toutes ces études, sans doute parce qu'il y en a trop. Et que d'ailleurs « *quand Mistral parlait de langue d'oc unique, sa langue de référence n'était pour lui que le seul provençal rhodanien en graphie mistralienne* ». Comment peut-on oser se prévaloir encore de Mistral lorsqu'on le contredit, on le bafoue aussi ouvertement ? Voir plus loin l'affaire de la Mairie de Maillane.

12 Le fait qu'il n'y ait pas eu politiquement une Occitanie n'est donc certes pas un argument, ressassé encore et toujours à l'heure actuelle. Le félibre Pierre Azéma, rendant compte du livre de Charles Camproux, *Pèr lo camp occitan*, y relevait entre autre comme idées maîtresses : « *L'esistencia, au mens mourala, d'una naciounalitat occitana* (« la « *nacioun en flour* » *evoucada dins Calendau*). *Touta l'obra mistralenca es foundada sus la realitat d'aquela existència e counsacrada a enaurà soun passat, counfourtà soun present, adralhà soun aveni. E même avans Mistral, desfautèt pas d'omes dau*

revues et dans les statuts du Félibrige, en effarouchent toujours certains jusqu'au délire, se réclamant pourtant de F. Mistral par ailleurs, est donc pour le moins étonnant. Bien sûr ils effarouchaient déjà à l'époque quelques personnalités dont Jules Ronjat (pourtant acquis à l'unité de la langue d'oc) et le capoulier Pierre Dévoluy qui déclarait que « *aquéu voucable « oucitan » deu estre rigourousamen forobandi per touti li que « sabon lou secret » ou que volon l'apprendre* », ou qui ironisait sur la parution d'une revue « *Souto aqueu titre (Occitania) que significo rèn, que represento istoricamen rèn...vèn de parèisse à Barcilouno em'à Toulouso uno revisto franco-catalano-esperantisto...* »¹³. Outre que P. Estieu faisait remarquer que c'était la seule « salutation » insultante qu'il avait reçue de la part des responsables de revues félibréennes (qui, selon les us, saluent toujours amicalement la naissance d'un confrère qui défend la

Miejour qu'èroun enfioucats de la mema fe... », « l'existence au moins morale, d'une nationalité occitane (la « nation en fleurs » évoquée dans *Calendau*). Toute l'œuvre mistralienne est fondée sur la réalité de cette existence et consacrée à rehausser son passé, conforter son présent et préparer son avenir. Et même avant Mistral, il ne manqua pas d'hommes du Midi qui étaient enflammés de la même foi... ». C'est un félibre qui l'écrit... (in *Calendau* n° 38, février 1936)

Il revenait plus tard sur cette idée en s'étonnant de cet argument de « l'histoire » repris par les détracteurs du mot Occitanie n'ayant pas de consécration historique à leurs yeux, « *couma se l'istòria en pariè cas èra una causa facha, acabada, arrestada, e noun una causa en trin de se faire, en plena evoulucion. Loungtems, lou revieüre de la lenga d'oc e tout l'ideal felibrenc soun estats coundannats au noum d'aquela faussa councepcioun de l'istòria. La vida e l'acioun dau Felibrige, deque soun senoun una proutèsta contra las pretendudas fatalitats istouricas ? (...) L'astrada dau mot Occitania serà ço que la faran lous Occitans* », « comme si l'histoire en pareil cas était une chose faite, achevée, arrêtée, et non une chose en train de se faire, en pleine évolution. Longtemps, le regain de la langue d'oc et tout l'idéal félibréen ont été condamnés au nom de cette fausse conception de l'histoire. La vie et l'action du Félibrige, que sont-elles sinon une protestation contre les prétendues fatalités historiques ? (...) Le destin du mot Occitanie sera ce que le feront les Occitans. » (in *Calendau* n° 87, juillet-septembre 1941)

13 « *Ce vocable « occitan » doit être rigoureusement banni par tous ceux qui "savent le secret" ou qui veulent l'apprendre* », « *Sous ce titre (Occitania) qui ne signifie rien, qui ne représente rien historiquement,...., vient de paraître à Barcelone et à Toulouse une revue franco-catalano-espérantiste...* ». On appréciera l'agressivité et l'ironie de la rhétorique.

P. Dévoluy employait pourtant lui aussi, au discours de la Sainte-Estelle de Périgueux de 1907, les expressions fort globalisantes de « *lengo d'o* » au singulier, celle que l'on entend à « *Niço, Avignoun, Auriha, Toulouso, Peirigus* », « *Nice, Avignon, Aurillac, Toulouse, Périgueux* », et de « *Felibrige que segnourejo gaiamen sus touto la patrio d'O* », « *Félibrige qui règne gaiement sur toute la patrie d'Oc...* ». (cité dans *La Cigalo Lengadouciano*, Juin 1907).

Sémantiquement, il y a aucune différence, si ce n'est que dans un cas, pour décrire le territoire, il faut aligner une dizaine de noms de villes, qu'aucun adjectif n'existe pour qualifier la totalité, et que dans l'autre cas un seul mot ou adjectif suffisent. Mais Dévoluy et ses héritiers en idéologie ont décrété qu'ils étaient du côté du diable...

langue d'oc¹⁴), outre qu'à rebours, la revue *Occitania* mentionnait bien au contraire dans chacun de ses numéros toutes les publications du pays d'oc quelle qu'en soit la graphie et plaidait donc pour la coexistence pacifique, faut-il expurger le dictionnaire de F. Mistral des deux entrées contenant le « *voucablo ouccitan* », brûler les statuts du Félibrige, et envoyer aux gémonies à titre posthume J. Anglade et les propres capouliers ou majoraux du Félibrige M. Jouveau, B. Sarrieu, V. Bernard, L. Vabre, M. Drutel ? La hargne de P. Dévoluy contredisait sa belle profession de foi qu'il écrivait à Mistral, alors qu'il était pressenti pour devenir capoulier : « *Emé l'esperit lou mai larg e toulerant pouossible, parlarai, escrieurai, viajarai pèr l'afrairamen de tout lou felibrige...* ».¹⁵

Ces excès d'intolérance ne plaisaient sans doute pas à tous les Félibres. Jean Amade écrivait que « [Dévoluy et Ronjat] *avaient fini l'un et l'autre par devenir néfastes et se rendre impossibles en bien des milieux félibréens* » (*Lo Gai Saber*, n° 186-187-188-189, 1940). On comprend que leur haine recuite ait pu lasser, même les gens de leur propre camp. Dans une lettre datée du 12 janvier 1910 (document personnel, graphie d'origine), P. Estieu écrivait ainsi à Paul Roman, écrivain provençal qui venait de lui envoyer ses *Mount-Jòio* : « (...) *Mas, ara, aprèp aber legit lo verinos article sinned L. R. – qual es aquel L. R. ? Devoluy o Ronjat ? – del n° 61 de « Vivo Prouvènço », me fa grand gauch de te dire : - d'abord qu'aquelas sèrps vòlon te fisar, ton òbra es bona, ton òbra es bèla. D'ora-entabandant, acò deu èstre lo critèri de tot aparaire de la cauza. Aquels renegadors, aquels trahidors fan tot çò que podon per atristar lo Mèstre e semenon l'azir demest los fidèls à la tradicion font-segunhenca. Fan òbra autant marrida que vana. Lor ràbia servira qu'à sarrar los liams d'amistansa segura que liga los verais aparaires de la Countèso, e, els, quand lor aurem arrancat lor falsa-cara de felibres – acò se veirà – s'abaliran dins lo non res. (...) P. Estieu, asesor del Felibrige* »¹⁶. Et P. Estieu était

14 Les félibres roumanilliens n'avaient pas davantage salué la parution en 1877 de l'almanach languedocien *La Lauseto*, préparé par X. de Ricard et A. Fourès, pourtant écrit en graphie phonétique : mais ils étaient des « félibres rouges ». Voir L. Guiraud, *Au sujet des félibres rouges*.

15 « *Avec l'esprit le plus large et tolérant possible, je parlerai, j'écrirai, je voyagerai pour la confraternité de tout le félibrige...* ». Cité par Mistral dans sa lettre du 6 avril 1901 à L. de Berluc-Pérussis, op. cit.

16 « *Mais, maintenant, après avoir lu l'article venimeux signé L. R. – qui est ce L. R. ? Devoluy ou Ronjat ? – du n° 61 de « Vivo Prouvènço », j'ai la joie de te dire : - vu que ces serpents veulent te piquer, ton œuvre est bonne, ton œuvre est belle. Dorénavant, cela doit être le critère de tout défenseur de la cause. Ces renégats, ces traîtres font tout ce qu'ils peuvent pour attrister le Maître [i. e. F. Mistral] et sèment la haine parmi les fidèles à la tradition font-segugnenque. Ils font œuvre autant mauvaise que vaine. Leur rage ne*

qualifié « d'ennemi de Mistral » par ces mêmes serpents ... Hélas, ils ont toujours des héritiers spirituels contemporains, auxquels on peut appliquer en totalité cette analyse.

P. Azéma notait que « *P. Devoluy es demourat lou mai de tems, embé lou mai d'afougament, en lucha contra lou mot Occitania. E ioi encara, es subretout sous amics e sous disciples que mantènoun aquela tradicioun d'oustitat* ». Il reconnaissait aussi que cette agressivité avait pour explication que les mots Occitans/Occitanie avaient été trop souvent « *l'ensenha das coustiès e das renòsis dau Felibrige, quand èra pas la d'antifelibres, vergougouses ou declarats* », que cette confiscation leur avait empêché de connaître l'assentiment plus large qu'ils auraient dû avoir, et que « *lou bèu noum naciounal d'Occitania es pas pecable das estampèus e de las desmargaduras de toutes lous que, à drech ou à tort, l'an agut pres pèr auriflour. Es même estat, belèu, una error e una fauta, en lou fougant, de n'en quità longtems à-n-aqueles lou mounoupòli, ou quasiment. L'errou e la fauta an pas que trop durat. Hou dise simplament, couma m'hou pense, à l'asard d'èstre pas ausit ou mau comprés* »¹⁷.

Un manifeste catalan publié dans *Calendau*, qui dénonçait les rapprochements par trop intempestifs à son goût, entre Occitans et Catalans, suivi de l'opinion d'un autre catalan Maseras, qui refusait lui aussi le « vocable occitan » (mais parce qu'à l'époque il prétendait englober aussi le catalan), viendra encore un peu plus attiser les disputes : « *il n'y a pas, et il n'est guère possible qu'il existe un jour, - il n'est peut-être pas souhaitable qu'il existe, en outre - un occitanisme concret, pratique et conscient. Et cela pour la raison évidente qu'il n'y a pas de patrie occitane... Évitions de créer des noms érudits qui ne représentent rien de concret* ».

servira qu'à serrer les liens d'amitié sûre qui lie les vrais défenseurs de la Countèssò, et, eux, quand nous leur aurons arraché leur faux masque de félibres - cela se verra - ils s'évanouiront dans le néant. (...) P. Estieu, assesseur du Félibrige » [les mots soulignés l'ont été par l'auteur].

17 « *P. Dévoluy est resté le plus longtemps, avec le plus d'emportement, en lutte contre le mot Occitanie. Et aujourd'hui encore, ce sont surtout ses amis et ses disciples qui maintiennent cette tradition d'hostilité* »

« *l'enseigne des récalcitrants et des râleurs du Félibrige, quand elle n'était pas celle d'antifélibres, cachés ou déclarés* »,

« *le beau nom national d'Occitanie n'est pas responsable des vacarmes et des extravagances de tous ceux qui, à tort ou à raison, l'ont pris pour oriflamme. Cela a même été, peut-être, une erreur et une faute, en le boudant, de leur en laisser longtemps le monopole, ou quasiment. L'erreur et la faute n'ont que trop duré. Je le dis simplement, comme je le pense, au risque de n'être pas entendu ou mal compris.* » (*Calendau* n° 87, juillet-septembre 1941)

Léon Teissier lui emboîtait le pas sur le ton d'agressivité qui lui est coutumier : « *Maseras es au cop un ome franc e courtés : franc l'es en mandant lis óucitan fuma li maulo emé de bon cop de falç ounte ié prusis ; mai es courtés car li trato d'érudits. Lou bon Rounjat evoucavo en parlant d'éli pulèu Bouvard e Pecuchet que Grammont o Chabaneau* ». ¹⁸ Les outrances des Catalans ont donc mené Pierre Azéma, personnage pour le moins important du Félibrige languedocien, à ironiser sur les arguments employés qui visiblement ont « dépassé les bornes » : « *Se i'a un reproche que se pogue faire à l'occitanisme, es ben segu pas lou de butà vers l'espejament, lou troussejament, l'escartairage de la lenga, tout lou contrari.... Legiguent tal pantalhage, es permés, à tout lou mens, de sourire en diguent : Qui veut trop prouver ne prouve rien. ... Francament, i'a dequé demoura bèfis en legiguent adéré d'affirmaciouns parièiras e lous noums – counsiderables e justament counsiderats – de sous egrègis sinnatàris...Dirièi qu'es pas estonnant de veire Tessier e Maseras tant ben s'entendre : soun pas d'acòrdi sus lou founs de las idèas, mès hou soun sus un mot – ço que, au tems que sèn, es l'essencial, couma chacun hou sap...Amai encara, l'acòrdi sus lou mot es pas tant segur qu'acò. A tort ou a rason, -ièu crese qu'es a tort – Teissier coumbat lou mot Occitania, de quante biais que l'adouboun. Maseras, el, recounouis lou mot, à coundicioun de lou vuidà de touts sinnificacioun seriousa(...) Au countràri, Teissier es toujours estat e demora mai que jamai, tenent e aparaire de ço qu'aquel mot d'Occitania representa : una patria d'Oc foundada majament sus la lenga d'oc, la questioun demourant reservada de las raras precisas d'aquela « patria ideala » (Mistral dixit). Maseras, el, crei pas à-m-una tala patria, ço qu'es soun drech. Es pas fourçat de counouisse e d'aproubà lou mot mistralenc. (...) Soulament, m'estoune un pauc que Teissier marche d'un pas tant laugè dins aquela dralha coustièira* ». ¹⁹

18 « *Maseras est à la fois un homme franc et courtois : franc il l'est en envoyant les occitans fumer les pissenlits par la racine avec un bon coup de faux où ça leur démange ; mais il est courtois car il les traite d'érudits. Le bon Ronjat évoquait en parlant d'eux plutôt Bouvard et Pécuchet que Grammont ou Chabaneau.* » (Calendau n° 21, septembre 1934).

19 « *S'il y a un reproche que l'on puisse faire à l'occitanisme, ce n'est sûrement pas celui de pousser au dépeçage, au morcelage, à l'écartèlement de la langue, tout au contraire (...) En lisant de tels fantasmes, il est permis, à tout le moins, de sourire en disant : « Qui veut trop prouver ne prouve rien. » Franchement, il y a de quoi rester ahuris en lisant à la suite de telles affirmations et les noms – considérables et justement considérés – de ses insignes signataires. (...) Je dirais que ce n'est pas étonnant de voir Teissier et Maseras si bien s'entendre : ils ne sont pas d'accord sur le fonds des idées, mais ils le sont sur un mot -, ce qui, au temps où nous sommes, est l'essentiel comme chacun le sait... Et encore, l'accord sur le mot n'est pas si sûr que cela. À tort ou a raison, -moi, je crois que c'est à tort- Teissier combat le mot Occitanie, de quelque façon qu'on le conçoive. Maseras, lui, reconnaît le mot, à condition de le vider de toute signification sérieuse (...) Au contraire Teissier a toujours été et reste plus que jamais, tenant et défenseur de ce que ce mot représente : une patrie d'oc fondée essentiellement sur la langue d'oc, la question demeurant réservée sur les limites*

Quelques années plus tard le même P. Azéma écrivait : « *Pèr moun coumte, e d'acòrdi soui aqui embé mantun bon mistralenc, lous mots : Occitania, occitan, me portoun pas esfrei nimai isagna ; counouisse e avaloure las rasous practicas que recoumandoun – e, de cops que i'a, que coumandoun – l'usança d'aquel voucabulàri* ». ²⁰

Chronologiquement, nous pourrions citer ensuite toutes les diatribes (le mot est faible) dont la revue *L'Astrado* et son dirigeant Louis Bayle s'était faite une spécialité dans les années 1970. Ses attaques polémiques et virulentes mêlaient habilement le côté politique aux affaires de graphies, avec toujours les pseudo-arguments d'« archaïsme » de la graphie classique. Il allait jusqu'à relever des fautes d'orthographe sur des affiches occitanistes, utilisées comme des preuves de l'inanité de la dite graphie. Il « argumentait » selon l'étrange démonstration que l'on peut résumer à peu près par la tautologie : le rectorat a raison d'interdire la graphie classique et le mot occitan puisqu'ils sont interdits par le rectorat ²¹. Si nous restituons ces

précises de cette « patrie idéale » (Mistral dixit). Maseras, lui, ne croit pas à une telle patrie, ce qui est son droit. Il n'est pas forcé de connaître et d'approuver le mot mistralien. (...) Seulement, cela m'étonne un peu que Teissier marche d'un pas si léger dans ce chemin de traverse. » (Calendau n° 21, septembre 1934)

20 « *Pour mon compte, je suis d'accord ici avec plus d'un bon mistralien, les mots : Occitanie, occitan ne m'effraient pas ni me m'irritent ; je connais et j'approuve les raisons pratiques qui recommandent – et, parfois, qui commandent – l'usage de ce vocabulaire. » (Calendau n° 44, août 1936)*

On sait par contre que depuis, le catalan a été retirée de l'aire occitane pour constituer une langue à part, très proche certes de l'occitan mais autonome.

21 Voir notamment dans le numéro de *L'Astrado* intitulée « *Vers le démantèlement de la France* » que nous ne citerons pas plus avant.

Ajoutons cependant que les affiches, bandes dessinées et même graffitis occitanistes (minutieusement relevés par le détracteur sur le moindre mur de ville) que restituait la revue ne pouvaient certes pas aider à une acceptabilité « des Occitans » (et de leur « graphie classique », même si celle-ci n'a rien à voir) par le Félibrige : certains dessins et discours de dirigeants de l'IEO de l'époque confinaient à la plus grande vulgarité/violence, mais le détracteur aurait dû savoir que ces propos ne faisaient pas davantage l'unanimité au sein des Occitanistes, tant s'en manque.

Le ton de cette revue lorsqu'elle parlait des Occitans (chez qui elle traquait de plus les noms patronymiques « impurs ») et de la graphie classique, détonnait étrangement avec la qualité des textes et des critiques littéraires publiés par ailleurs, semblant y trouver une jouissance que nous qualifierions de masochiste. La revue avait même pris soin de signifier expressément en deuxième page que « *toute transcription des œuvres en graphie dite occitano-classico-normalisée est interdite* ». Il est tout à fait légitime de ne pas vouloir être transcrit ; mais il est étrange que s'exprime une telle haine de la transcription chez les usagers d'un camp ayant pratiqué abondamment la dite transcription. Il est vrai que l'abbé Fabre (auteur au hasard) n'avait pas pu prendre la précaution d'écrire en tête de ses œuvres « *transcription en graphie dite roumanillo-mistralo-félibréenne interdite* ». Mais il

quelques citations du passé, parmi bien d'autres, c'est que hélas ces aigreurs sont encore d'actualité, dont les tenants utilisent toujours les mêmes types « d'arguments », - si tant est que l'on puisse les appeler ainsi -, ne reculant devant aucune mauvaise foi. Ils sont peut-être minoritaires, mais ils empoisonnent toujours l'air ambiant et ont beaucoup trop d'influence sur les milieux politiques : c'est bien là leur seul fait de gloire que l'on ne peut hélas ignorer, surtout en Provence, **mais dont les Languedociens n'ont absolument jamais eu et n'ont toujours pas conscience.**

Que l'on retrouve encore des discussions autour des vocables oc/occitan/langue provençale aux États Généraux de la Langue Régionale, qui se sont tenus à Aix-en-Provence en 2003 laisse donc rêveur. Certes les différents courants ont accepté de se réunir, certes ils ont pu se parler, mais il y a encore et toujours « de l'oc dans l'air » ou « de l'eau dans l'oc » :

« Il y a une antériorité de l'appellation Langue provençale, et le Félibrige est partagé entre ceux qui estiment qu'il y a ou pas une seule langue d'Oc ».
(Henri Féraud, *Unioun Prouvènçalo*)

« Per lou debate Prouvençau/Lengo d'Oc, sabiéu pas que l'i avié dous courants ! » (Pierre Fabre, *Felibrige*)²²

« En fait, aujourd'hui, seule une poignée d'irréductibles reste à nous rejoindre. Quant à moi, Col'Oc, Tevel'Oc, ça fait beaucoup d'Oc, et pourtant ça ne m'écorche pas les oreilles ! » (Marc Audibert, *Parlaren*)

« Mais le mot « occitan » n'est pas neutre. S'il prime, ceux qui veulent une domination pour des buts politiques seront en force alors ». (Henri Féraud, *Unioun Prouvènçalo*)

va de soi que cette graphie est, elle, plus légitime que toute autre, voire de droit divin, et n'a donc pas besoin d'autorisation préalable.

L'*Union des Ecrivains Prouvençaux* la marquait même dans ses statuts et en faisait une condition sine qua non : pouvait ainsi être membre tout auteur ayant écrit sur la Provence, même un étranger, à condition d'utiliser « la langue provençale, celle qu'ont fixée dans son vocabulaire, sa grammaire et son orthographe les œuvres de la renaissance félibréenne de 1854 à nos jours ». En conséquence, étaient donc exclus les Provençaux commettant l'effroyable pêché d'écrire le provençal en graphie classique. Mais on expliquait que l'on usait de « *Unioun* », car ce terme « comporte l'idée d'une étroite solidarité », ... à géométrie variable visiblement.

²² « Pour le débat Provençal/Langue d'Oc, je ne savais pas qu'il y avait deux courants ! ». La citation précédente et les trois qui suivent ont été restituées dans le mensuel *Aquò d'Aquí*, n° 165, Juin 2003.

« Ah ! il y a sûrement une armée secrète qui attend dans les caves de Toulouse pour nous envahir et nous imposer un parler barbare ! [rires dans la salle] Blague à part, sachez que ma grande joie a été de me présenter au Ministère de la Culture avec Pierre Fabre, devant des officiels qui pensaient que nous étions ennemis. Ils devront désormais réviser leur façon de nous percevoir». (Jean Saubrement, ex-président du CREO, Centre Régional d'Études Occitanes, et aussi membre du Félibrige)

Ces échanges nous rappellent étrangement les années 1980 où, devant rédiger un communiqué commun entre les divers mouvements à propos de la manifestation pour le provençal/l'oc à la télévision qui devait se dérouler à Marseille, il a fallu de longs quarts d'heures de tergiversation pour nommer... la langue en question. Le « vocable occitan » y avait été bien évidemment banni, mais l'accord s'était fait sur « langue d'oc », non sans mal cependant (!). Accord autour du nom, puis approbation d'un texte commun, que nous avons eu alors la tâche de taper et d'envoyer ensuite aux différents courants. C'était un beau progrès dans l'harmonisation des relations. Quelle ne fut pas notre stupeur de constater que ce communiqué avait été modifié unilatéralement, dans le journal de l'un des courants. Entre autre, le mot « langue d'oc » y avait été remplacé par « provençal » : car même « d'oc », c'était déjà trop et cela écorchait visiblement les yeux et les oreilles de ceux qui l'avaient pourtant approuvé en réunion... On constate toutefois de nets progrès quelques années plus tard, lors de la parution d'un opuscule édité en 1992 par la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur et intitulé *Universalité de la langue provençale*. Des contributeurs étrangers y ont commis l'outrecuidance d'user des mots pestiférés « occitan, Occitanie », tel Mr Sakari, docteur finlandais qui écrit : « *Le culte de la belle langue romane qu'est l'occitan est un véhicule de la pensée moderne en général et de l'identité occitane en particulier* », preuve que les Toulousains complotent fort loin. Ce qui nous vaut cet hilarant avertissement des auteurs (dont André Ariès) : « *Nous avons maintenu occitan, Occitanie, par respect pour les auteurs* » (sous-entendu « mais sachez qu'ils nous font horreur, mais voyez notre grandeur d'âme »). Parce que cela ne va donc pas de soi de maintenir les mots d'un auteur ? On suppose qu'ils se sont munis d'un masque avant d'affronter tant de miasmes lexicaux.

Ceci pour relativiser les accords de façade... Une fois le dos tourné, les vieux démons peuvent reprendre le dessus et les unions qui paraissaient évidentes pour la défense de la langue, se déliter en chemin. Ainsi l'affaire de la

calandreta de Cuers, dans le Var. Ainsi le Félibrige qui, sous le capouliérat de Pierre Fabre, n'a pas cru bon de participer à la manifestation organisée à Carcassonne en 2006 (au contraire du mouvement Parlaren). On se félicite que le Félibrige, sous l'impulsion de son nouveau capoulier Jacques Mouttet, se soit uni à la manifestation de mars 2007 à Béziers, qui a vu coude à coude 20 000 personnes et à celle d'octobre 2009 à Carcassonne encore plus spectaculaire²³. Bien évidemment, les provençalistes irréductibles organisèrent en rébellion une manifestation le même jour à Arles. Pauvre Mistral, s'il revenait pour voir ainsi bafouée sa formule « *dis Aup i Pireneo* » ... Et *L'Unioun prouvençalo* (qui s'est prétendue non organisatrice de la contre-manifestation d'Arles) s'épanchait encore dans les journaux sur son fantasme de voir imposer le languedocien en Provence, avec comme argument « *nous sommes celto-ligures, pas occitans* » : on ne savait pas que « occitan » désignait une ethnie quelconque et pouvait donc être mis en parallèle avec les Celto-ligures ! L'ignorance, toujours l'ignorance, que l'on brandit cependant avec fierté. La revendication de la celtitude les pousse effectivement à inviter des groupes de musique celtique en Arles ... mais pas des groupes occitans du Languedoc. Jean-Yves Royer, avant la manifestation commune de Béziers de 2007 analysait ces postures sécessionnistes : « *Face à l'évolution actuelle du Félibrige, preuve de sa vitalité et de son réalisme, une infime fraction issue de ce mouvement a adopté une attitude de repli schismatique et sectaire. Ses méthodes et son activisme sont ceux de toutes les sectes. On tient un discours qui peut passer pour une simple proclamation de défense du provençal, où il faut être bien averti des choses d'oc pour déceler l'imposture, et que vont reprendre ou signer, en toute bonne foi, ceux à qui il sera soumis. (Ainsi procède, par exemple, la secte Moon quand elle attire des adeptes au nom de l'unification du christianisme mondial...)* »

On se sert ensuite des signatures recueillies de cette façon, et notamment celles de personnalités qu'on recherchera en premier afin d'en entraîner d'autres, pour se prévaloir d'une représentativité qu'on ne possède nullement, et conduire des actions auxquelles ne souscriraient certainement pas l'immense majorité des signataires abusés de la sorte. C'est ainsi qu'on va utiliser ces « soutiens », extorqués par le mensonge et la rouerie, dans un but parfaitement antithétique : en l'occurrence

23 Comme il était aussi présent à la manifestation pour soutenir l'affichage bilingue de la mairie de Viileneuve-lès-Maguelone dans l'Hérault, condamnée pour ce crime notoire par le TA de Montpellier suite à une plainte d'un enragé d'un autre type.

*tenter de saboter les actions communes du Félibrige et de l'occitanisme. Dans le cas présent la manifestation unitaire du 17 mars à Béziers ».*²⁴

Même « argumentaire » dans le *Dictionnaire de la Provence et de la Côte d'Azur*, sorti en 2003 : la classification du provençal sous le vocable « occitan » y est présentée comme une volonté militante « *d'unification de la langue sous ce nom exclusif* », car « *il ne s'agit pas d'une seule et même langue que certains confondent, -voire voudraient unifier- sous le nom d'occitan* »²⁵. Un étrange manque d'objectivité dans la présentation des faits, pour ne pas dire une falsification complète. Il est vrai que même le capoulier du Félibrige Jacques Mouttet ne peut s'empêcher de dériver, lors d'un discours pour fêter les quatre-vingt ans d'un école varoise en 2008, en affirmant : « *Le Félibrige est la voie du respect, de la variété, donc à l'opposé de la normalisation et de l'intégrisme.* ». La phrase n'a aucun sens et est même mensongère puisqu'elle laisse croire que le camp d'en face ne pratique pas « la variété » : or quoi de plus varié que l'enseignement de l'occitan sous toutes ses formes, quoi de plus varié que les livres publiés par le CRDP de Montpellier par exemple, **proposant des textes dans tous les dialectes aux élèves de l'académie de Montpellier**. Quant au reproche « d'intégrisme », on ne sait à quel acteur il s'adresse : aux Occitans ou aux provençalistes irréductibles et mangeurs de Félibrige ? Rappelons donc que l'occitanisme a été victime de cet intégrisme exacerbé (demandes réitérées d'interdiction de la graphie classique en Provence !), alors qu'il n'a jamais demandé l'interdiction de la graphie mistralienne, ne réserve pas ses concours à des manuscrits en graphie classique, intègre dans ses publications de presse des textes en graphie mistralienne et n'enseigne pas le provençal rhodanien sur des terres de dialecte languedocien (comme c'est le cas à Mauguio ou en Ardèche par exemple, et à bien d'autres endroits !) ce qui est la négation même de la variété, toutes choses qui sont pour nous des preuves

24 Texte complet sur <http://ieo06.free.fr/spip.php?article830>

25 Cité dans *Aquò d'Aquí* n° 162, février 2003. On retrouve la même réaction chez quelques Auvergnats, refusant d'être inclus dans le terme générique de langue d'oc (« *Du fait des illusions causées par l'extension induite du concept fourre-tout de "langue d'oc" à notre région...* », site de *Cercle Terre d'Auvergne-Langues et Civilisations auvergnates*). Ils vont même jusqu'à parler de « langues auvergnates » au pluriel (cf. le titre ci-dessus de l'association), et dénoncent la supposée volonté des « Occitans » d'avoir voulu faire parler languedocien aux Auvergnats.

Le fantasme est le même que chez les Provençaux. Comme toujours, l'accent est scrupuleusement mis sur les moindres différences, et non sur ce qui unit, qui fait que la provençale que nous sommes... comprend parfaitement l'auvergnat.

patentes d'intégrisme. Yves Gourgaud, devenu un autre fervent anti-occitan dans la voie de Louis Bayle, publie brochures sur brochures par ses éditions personnelles *Aigo Vivo* (Gard), pour diaboliser les Occitans, user de langues au pluriel, séparer la « langue provençale » de la « langue cévenole » et de la « langue languedocienne »²⁶, et profiter des opinions politiques peu recommandables d'Alibert pour jeter aussi la graphie classique aux orties²⁷. L'ennemi, ce n'est pas l'état français qui a interdit les langues régionales, qui les a laissées dépérir, l'intégrisme ce n'est pas l'éradication des accents dans les médias ou la rage anti-langues régionales de nos académiciens ou de nos journalistes « nationaux »²⁸. L'ennemi, c'est le frère d'à côté qui enseigne, monte des écoles, fait des émissions à la télévision, publie en **lenga nòstra**, mais commet le péché de préférer le mot collectif d'occitan pour nommer tous les dialectes (en les respectant chacun dans leur diversité) et les écrire avec la graphie étymologique unitaire que la langue avait du temps des Troubadours (en les respectant chacun dans leur diversité), et qui étudie, lit et intègre aussi la graphie mistralienne dans ses publications ... Et cela fait encore recette !?

26 Il fait même encore plus fort, puisque sur le canton d'Alès, il déniche des langues différentes !! « *Nous ne parlerons ici que de la littérature en langues d'oc dans les cantons d'Alès, c'est-à-dire dans les trois communes d'Alès, Saint-Julien-de-Valgalgues et Saint-Martin-de-Valgalgues.* » (in *La Littérature d'oc dans les cantons d'Alès*, 2007). Encore un petit effort, et on verra poindre « les langues d'oc d'Alès ». On ne sait où s'arrêtera le morcellement : quartier, rue, étage ?

27 Voir son catalogue de brochures dont les seuls titres sont révélateurs (et comiques vu leur outrance). Quant à la graphie classique, elle n'appartient certes pas à Alibert mais aux Troubadours, à ses restaurateurs (Honorat, Raynouard et les suiveurs Estieu, Perbosc, Roux, etc.). Serait-elle de lui que l'on ne voit pas ce que viennent faire les opinions politiques dans la validité d'une graphie. Car Y. Gourgaud se garde bien de citer en symétrie les tenants de l'extrême droite en milieu félibre... comme il y en a eu dans tous les milieux, ni plus ni moins. Et de mentionner que bon nombre de Félibres usent de la graphie classique. Mais il est vrai que sa hargne ne se cantonne pas aux Occitanistes et a ensuite débordé sur le Félibrige (comme Louis Bayle) dont il a été exclu. Elle va finir par le rattraper lui-même s'il n'y prend garde et il écrira des articles vengeurs sur... Y. Gourgaud du temps qu'il était du côté occitan.

28 « Notre vision des « langues » et des « cultures » régionales, aseptisée, baigne dans la niaise brume des bons sentiments écolo-folkloriques et se nourrit d'images d'un passé revisité... Ce ne peut être un objectif national. En proposant aux jeunes générations un retour à des langues qui n'ont survécu que dans les formes parlées, pour l'essentiel privées de l'indispensable passage à la maturité que donne la forme écrite, littéraire, philosophique, croit-on sérieusement leur offrir un avenir de travail, d'insertion sociale, de pensée ? » (Danièle Sallenave, *Partez, briseurs d'unité !*, Le Monde, 3 juillet 1999). Et ça se dit cultivée !!

Donc, une seule langue d'oc ou pas ? Les tentations de sécession dialectale visant à isoler « la langue gasconne », « la langue provençale », « la langue auvergnate », et même « la langue niçarde » au nom du pluriel idéologique « les langues d'oc », ne sont pas davantage en accord ni avec l'idée mistralienne de la langue d'oc unique, gerbe de dialectes, ni avec les écrits anciens usant abondamment de l'expression au singulier « la langue d'oc » ou « occitan, occitanien » pour englober tous les dialectes (et même le catalan autrefois) ²⁹, ni avec la linguistique contemporaine³⁰. Entendre donc un responsable de *l'Unioun Prouvençalo* dire qu'il n'y pas accord sur l'unicité de la langue d'oc laisse pour le moins pantois, y compris des responsables du Félibrige. On notera encore le curieux argument du « *droit d'antériorité* » lorsqu'il s'agit de nommer toute la langue « provençal » de Bordeaux à Nice, laquelle se transforme subitement en critique « *d'archaïsme de la graphie classique* » lorsqu'il s'agit de lui emprunter sa graphie originelle, en opposition à la « *modernité de la graphie mistralienne* ». Comprenne qui pourra ! Et nous venons de découvrir que le Musée Mistral à Maillane ose diffuser un dépliant où est évoqué « *le grand dictionnaire DES langues d'oc, Lou Tresor dóu Felibrige* », contre son auteur lui-même puisque le sous-titre est « *comportant les divers dialectes de LA langue d'oc* »!! C'est une atteinte inadmissible à la pensée mistralienne (et dans sa propre maison par-dessus le marché, ce qui est proprement scandaleux !). Comment le Félibrige a-t-il pu laisser imprimé cette falsification idéologique dans ce lieu de mémoire ? Celle-ci n'a sa place que sur les stands propagandistes des séparatistes provençaux qui la professent.

Rappelons donc aussi que, contrairement aux idées fort répandues, « langue » n'est pas plus noble que « dialecte », et que comme disait un linguiste célèbre (F. de Saussure) « *une langue est un dialecte qui a une armée et*

²⁹ Argument ressassé par les sécessionnistes : puisqu'autrefois Mistral englobait le catalan dans la langue d'oc et qu'il s'est trompé, il s'est trompé aussi pour les autres dialectes ! Scientifique, lumineux, voire époustouflant ! Mais dites que Mistral a aussi pu se tromper dans ses choix orthographiques (dans sa graphie) et sa lemmatisation, vous êtes accusée de déicide.

³⁰ Gilles Fossat nous a fait parvenir cet article J.-A. Dérens paru dans *Le Monde Diplomatique* (août 2011), qui montre un exemple similaire dans les Balkans : « *Le serbo-croate ou croato-serbe n'existe plus : il a été remplacé par le croate, le bosnien, le monténégrin et le serbe, selon les appellations en vigueur dans chacune des républiques concernées. La majorité des linguistes s'entendent pourtant pour reconnaître qu'il s'agit d'une seule et même langue, malgré l'existence de variantes dans la prononciation ou le vocabulaire.* » Cultivons soigneusement nos différences, surtout quand il n'y en a pas. À quand le français de Suisse et le français de Belgique ?

une police ». Même appréciation pour le linguiste Claude Hagège, qui répondait, dans l'Express du 12 avril 2007, à la question « Le français présentait-il des qualités particulières pour s'être imposé sur le plan national? » : « *Absolument pas. Pour peu que la monarchie se fût installée à Toulouse ou à Bordeaux, au lieu de Paris, nous parlerions en ce moment en occitan, qui serait devenu la langue officielle de ce pays. Le français était au départ un dialecte comme les autres. Il est plus riche en terminologies savantes du fait de sa position historique dominante, mais les langues régionales possèdent une richesse de vocabulaire au moins comparable, sinon parfois supérieure, à celle du français, et leur syntaxe est souvent plus riche. Ainsi, en occitan, l'imparfait du subjonctif continue d'exister, quand il a quasi disparu en français. En poitevin subsiste le genre neutre, en plus du féminin et du masculin. Le problème vient de ce que le mot «dialecte» a une connotation péjorative. Pourtant, tout instrument de communication est une langue.* » C. Hagège réitère ce que formulait déjà l'abbé de Sauvages... en 1753 dans son *Dictionnaire languedocien-français* (entrée *patés*) : « *Il n'y a pas de doute qu'il n'a manqué à ce prétendu patois, pour devenir la langue dominante du royaume, que de s'être trouvé dans les mêmes circonstances qui ont favorisé les progrès de la langue française, ou que les rois eussent pris pour la capitale de leur empire ou de leur séjour ordinaire, une des villes de la langue d'oc : c'est bien alors que la langue d'oïl eut été regardée, à plus juste titre, comme un jargon grossier et rustique* ». **Compte-tenu de la péjoration du mot dialecte, certains préconisent de parler des variantes de l'occitan (variante provençale, variante languedocienne, etc). Jusqu'à ce que le mot variante devienne lui aussi péjoratif (« il parle une variante, lui ») et il faudra alors recourir à un autre vocable. La course au mot juste ne changera hélas pas les mentalités, puisque ce seront toujours les plus incultes (fussent-ils brillants diplômés de...) qui lanceront les anathèmes.**

Or les sécessionnistes (et les ennemis des langues régionales) ne raisonnent que sur cette prétendue différence de valeur entre langue et dialecte, ce que réfutent tous les linguistes. Car toutes les langues sont dialectales, c'est-à-dire présentent des variations ne gênant aucunement l'intercompréhension entre les locuteurs. Sont donc dialectaux l'espagnol, l'italien, l'anglais, l'allemand, l'occitan, le catalan, et bien d'autres langues dont le français, pourtant si sûr de son unicité/uniformité, et que partout, c'est un dialecte qui a pris le dessus, au gré des aléas de l'histoire, et pour des raisons différentes selon les pays (raison économique, guerrière, littéraire, académique, etc.), mais certes pas par supériorité intrinsèque. Ce dialecte a pu éradiquer tous les autres de la vie publique (le francilien en France) ou coexister avec d'autres (on parle tous

les dialectes de l'italien dans les films de Fellini). Bien sûr, le linguiste André Martinet constatait cette péjoration du mot dialecte en Europe en général, mais un sens très différent en Amérique : « *Ce qu'il faut en tout cas bien noter, c'est qu'appliqué à l'Italie, à l'Allemagne et à d'autres pays d'Europe, le terme de dialecte implique dans l'usage courant un jugement de valeur. Certes ce jugement est moins sévère que suppose l'emploi de « patois ». (...) Le bavarois est bien de l'allemand, le piémontais est bien de l'italien, mais il y a une forme d'allemand, une forme d'italien qui n'est pas « dialecte » mais « langue ». (...) Il existe un emploi tout différent, celui qui est fait aux Etats-Unis par exemple où le terme désigne toute forme locale de l'anglais sans qu'il soit question d'opposer aux dialectes une forme de langue plus recommandable. Tout Américain parle un dialecte...* ». Mais il n'y a qu'en France que le mot « patois » existe et l'auteur faisait remarquer justement « *où finit le dialecte, où commence le patois ?* »³¹. Quant au hiatus possible dialecte/langue, A. Martinet faisait encore remarquer qu'est généralement vécu comme langue un idiome associé à un état : « *l'emploi restrictif que l'on fait généralement du mot langue se fonde sur la même identification simpliste des corps politiques nationaux et des communautés linguistiques : un idiome mériterait le titre de langue dans la mesure où il est l'instrument d'un état organisé. Même les gens cultivés hésiteront à traiter le catalan comme une langue en dépit de la littérature dont celui-ci peut s'enorgueillir ; pour beaucoup, parler d'une langue basque ou d'une langue bretonne serait se rendre coupable de menées autonomistes. Ces restrictions se reflètent dans l'emploi qui est fait du terme « bilingue ». Dans l'usage ordinaire, est bilingue celui qui est censé manier avec une égale aisance deux langues nationales ; un paysan du Pays Basque ou du Finistère n'est pas un « bilingue » bien qu'il parle, selon les interlocuteurs, le français ou l'idiome local* ». Un peu plus tard, c'est Jean Giono qui s'exprimait ainsi : « *je considérerai que le provençal est une langue quand je verrai un traité de trigonométrie en provençal, ou une chimie en provençal ; à ce moment-là je dirai que c'est peut-être une langue.* »³². Le préjugé général a-t-il vraiment beaucoup changé depuis ? L'académicien Jean-Marie Rouart, pour ne prendre qu'un

31

André Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Armand Colin, Paris, 1960

32

Cité par P. Szymeczko dans son mémoire de maîtrise, publié pour partie par *Lenga e País* n° 44, janvier 2006. On connaît le mépris de Giono pour la langue d'oc et sa haine caustique du Félibrige : on se dispensera de citer ses autres « analyses » toutes plus caricaturales les unes que les autres, sur le sujet linguistique. Il aurait beaucoup gagné à s'en tenir exclusivement à son activité d'écrivain. Malheureusement, nous ne pouvons plus désormais lui faire parvenir un exemplaire de notre dictionnaire scientifique, ce qui nous aurait beaucoup plu.

19

exemple, étalait son horreur des langues régionales (qui ne méritent pas le nom de langues mais celui de patois, « *il s'agit plutôt de patois, de dialectes, vu qu'elles n'ont jamais produit de grandes œuvres littéraires* », refrain connu) dans le journal France-Soir du 9 mai 2008. Le linguiste Alain Dawson lui répondait : « *Tout d'abord, pour un linguiste, tout système vocal de communication mérite le nom de « langue », quel que soit le volume de production littéraire. Pour nous, les termes de « patois » ou « dialecte » ne veulent rien dire* ». Et il le renvoyait à son inculture en lui rappelant quelques grandes œuvres européennes écrites en langues régionales.

*Dans ses Notions élémentaires de linguistique, Charles Nodier s'insurgeait contre le mépris pour les patois dans un remarquable plaidoyer : « Quand on parle patois au vulgaire des gens lettrés, ces messieurs se représentent soudainement un jargon confus et sans règles, abandonné à l'arbitre de la parole (...) Les patois ont donc une grammaire aussi régulière, une terminologie aussi homogène, une syntaxe aussi arrêtée que le pur grec d'Isocrate et le pur latin de Cicéron. (...) S'il s'agit de comparer les avantages du patois avec ceux des langues écrites, on ne lui contestera pas la précision et la netteté. Il dit si parfaitement ce qu'il veut dire que les plus habiles écrivains renoncent à le traduire. (...) Si c'est l'élégance que l'on demande à la parole, qui vous tiendra lieu de la canzonette et de la pastourelle du midi ? (...) Choisissez et n'excluez pas, il y en a pour tout le monde ! (...) Je pose donc en fait premièrement : que l'étude des patois de la langue françoise, bien plus voisins des étymologies, bien plus fidèles à l'orthographe et à la prononciation antique, est une introduction nécessaire à la connoissance de ses radicaux. Secondement, que la clef de tous les radicaux et de tous les langages y est implicitement renfermée. J'en conclus même quelque chose de plus absolu (...) : c'est que tout homme qui n'a pas soigneusement exploré les patois de sa langue ne la sait encore qu'à demi. (...) Si les patois étoient perdus, il faudroit créer une académie spéciale pour en retrouver la trace. (...) Et cependant qui l'auroit cru ! c'est au nom de la civilisation que l'on insiste aujourd'hui sur l'entière destruction des patois. J'ai vu cette gigantesque prétention de la perfectibilité dans les spirituelles doléances de deux ou trois conseils généraux, dans des articles et des livres ad hoc signés de noms littéraires (...) Ce jargon quasi-françois que la politique vous jette, c'est votre langue, entendez-vous ! Celui de votre village n'est rien. (...) Mort aux dialectes ! vraiment, c'est une loi de **proscription** qui atteint plus loin qu'on ne pense, une **exécution de barbares** qui fait pâlir les torches d'Alexandrie.»³³ Texte*

33

Charles Nodier, *Notions élémentaires de linguistique* (chapitre *Des patois*), 1834. Disponible sur

d'une étonnante modernité, qu'il faudrait citer en entier, car peu de choses ont changé, tant de la part des réactions des politiques que des littéraires !!

Ce dialecte/patois qui réussit par devenir langue officielle, était très bien analysé par le mathématicien montpelliérain Théodore-Hyacinthe Poitevin de Maureillan (1773-1850) lors d'une communication intitulée *Réflexions sur quelques étymologies languedociennes qui dérivent directement du grec*, qu'il fit en 1805 à la très honorable Société Libre des Sciences et Belles Lettres de Montpellier : « *La fortune des langues ne dépend souvent que des éléments politiques. Le françois parlé par une cour élégante et polie, enrichi par les plus grands écrivains, est devenu la première langue de l'Europe ; tandis que le languedocien n'est guère connu que sous le nom ignoble de patois. (...) Si la capitale du Royaume s'étoit trouvée placée au-delà de la Loire et dans cette partie du royaume qu'on appelle la langue d'oc, cette langue qu'on range dans la classe des patois seroit devenue le langage de tous les françois. Après cette apologie que je crois même superflue puisque j'ai l'honneur de parler devant une compagnie savante dans le sein de laquelle aucune partie des connaissances humaines n'est regardée comme inutile, ...* »³⁴.

Jean-Bernard Mary-Lafon fustigeait aussi l'emploi du mot « patois », dans son *Tableau historique et littéraire de la langue parlée dans le Midi de la France, et connue sous le nom de langue romano-provençale (1842)*³⁵ : « Trente sept départements parlent une langue incongrue, à première audition, (...) et que les

Internet :

http://books.google.fr/books?id=3z4zAAAAYAAJ&pg=PA221&lpq=PA221&dq=Patois+charles+Nodier&source=bl&ots=ciUeyPMgRo&sig=FoKmS2_mgFi76ai5iC5SKb_jidQ&hl=fr&ei=o2yTsy4NMTpOYOz7fYB&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=2&sqi=2&ved=0CCIQ6AEwAQ#v=onepage&q&f=false

34

Comparons l'état d'esprit des académiciens de 1803 avec celui des actuels, farouches contempteurs des « patois » ! Plus anciennement, le catalogue de la bibliothèque du médecin du roi Camille Falconet, publié en 1763, montre que cet érudit possédait des dictionnaires de breton, de basque, le dictionnaire de languedocien de l'abbé de Sauvages (1756), le dictionnaire de provençal de Pellas (1723), le dictionnaire de la langue toulousaine (1642).

35

Il s'agit bien de la langue d'oc en général, et non du seul provençal, l'auteur analysant les racines grecques et répertoriant les oeuvres dans tous les dialectes. Dans le texte, il la nomme aussi « langue méridionale », « langue du midi de la France », et nomme ses variantes « dialecte d'Auvergne, du Périgord, etc. ». Il y parle de « notre belle patrie », des « peuplades d'oc », etc. Ouvrage au demeurant très contesté par Paul Meyer qui s'insurge contre les innombrables bévues qu'il contient. Mary-Lafon avait souscrit « par curiosité » au *Trésor du Félibrige*, qu'il a qualifié de « nullité » ! **Degun es perfiech !**

21

masses (...) ont flétri depuis des siècles du nom de patois. Quelques érudits fouilleront bien son origine (...) mais il ne leur viendra pas en pensée de dire à ces masses (...), de leur dire très haut avec toute l'autorité de la science : « Ce que vous appelez patois est un mélange de divers idiomes qui ont passé depuis le commencement des temps sur les lèvres de nos pères. C'est la continuation un peu déteinte (...) de cette magnifique langue romaine qui servit d'interprète au monde. Dans ce que vous nommez patois se reflète presque trait pour trait, la physionomie de la noble, de la belle, de l'élégante langue française d'aujourd'hui. Le berceau des deux langues était commun. (...) Ces savants ne songeront pas à se tourner vers l'Université et à l'avertir qu'il existe 14 millions d'individus connaissant à priori ces patois romans, et que, dès lors, au lieu de chercher à les effacer de leur esprit, au lieu de les proscrire, il faut en faire la base de l'enseignement linguistique ; car (...) en les comparant simultanément au français et au latin, on démontrerait, clair comme le jour, que les trois langues sont identiques ».

À peu près à la même époque, Abel Hugo hésitait sur les mots à employer concernant le parler ardéchois : *« Le patois des habitants de l'Ardèche est un dialecte de cet ancien idiome languedocien qui fut longtemps la langue nationale du Midi de la France ; il renferme un grand nombre de mots dérivés du latin, et il a conservé en outre une foule de termes provenant de la langue gallique ».* Il écrit plus loin à propos du département de l'Aude : *« La langue française est en usage dans les villes du département, mais on y parle aussi communément le patois languedocien. Cet idiome est celui des habitants des campagnes (...) Il y a même des petites villes où les prêtres, comme dans les villages, prêchent en patois. Les écrivains du pays s'indignent contre ce nom consacré par l'usage, et soutiennent avec raison qu'il ne peut convenir à une langue existant déjà depuis plus de quinze siècles (...) ; à une langue enfin plus ancienne que nos idiomes modernes et à laquelle il n'a manqué, pour devenir langue dominante, que les circonstances qui ont favorisé la langue d'oïl (ou français), dont les commencements furent si rudes et si grossiers. Le languedocien est l'ancienne langue romance ».* Ou encore pour l'Aveyron : *« Le patois des paysans de l'Aveyron est un des dialectes de la langue d'oc ».* Il fera les mêmes remarques pour les autres départements concernés par la langue d'oc dont les Bouches-du-Rhône.³⁶

Le mot patois n'est visiblement pas péjoratif sous la plume de certains auteurs. Ainsi Charles de Belleval parle du patois montpelliérain et analyse les raisons sociales qui le font disparaître. Mais il écrit : *« C'est, du reste, purement pour nous conformer à l'usage, et sans prétendre porter atteinte aux droits*

36

Abel Hugo, *France Pittoresque*, Delloye, Paris, 1835. Il était le frère aîné de Victor Hugo.

*et à la dignité de la langue gasconne, que nous qualifions de patois un de ses dialectes.(...) La langue gasconne peut encore se vanter d'une assez noble origine, en ne remontant qu'à la langue latine, avec laquelle elle a conservé des traits si multiples de ressemblance. C'est surtout dans les mots usités à la campagne, où le langage a dû naturellement moins changer, qu'on trouve des traces plus visibles de cette origine latine". »³⁷. Granier de Cassagnac, dans son *Histoire des origines de la langue française* (1872), cité par A. Vayssier en introduction de son dictionnaire, écrivait aussi : « le mot patois n'est pas un terme de mépris, comme le pensent beaucoup de gens, comme plusieurs l'ont écrit ; il signifie dialecte et désigne un langage populaire et local. Ce mot, comme le mot roman, désignait la langue vulgaire par opposition au mot clerkois qui désignait la langue latine enseignée par le clergé. Les patois sont, en tout pays, la langue primitive et naturelle d'une nation. De très grandes nations n'en ont jamais eu d'autres». Il expliquait ensuite le passage d'un « patois » à une « langue », montrant que cela a été un souci constant des restaurateurs de la langue d'oc de rappeler des évidences : « Il arrive quelquefois qu'il se produit dans une province des poètes, des écrivains qui en perfectionnent, qui en illustrent le patois ou dialecte, et qui font que cet idiome acquiert dans les provinces environnantes une réputation qui le fait rechercher. C'est ce qui est arrivé en Italie, au dialecte de Florence, devenu la langue italienne ; en Allemagne, au dialecte de la Souabe, devenu langue allemande ; en Espagne, au dialecte de Vieille-Castille, devenu langue espagnole (...) ; au dialecte d'Île-de-France, devenu langue nationale.*

Ces patois d'élection, ainsi améliorés, polis, perfectionnés, sont devenus des langues littéraires (...) ; mais ces langues littéraires, si renommées et si répandues qu'elles soient, n'en sont pas moins d'anciens patois parvenus aux honneurs».

Il est incontestable cependant que depuis cette époque, le terme de patois, voire même de dialecte, a été utilisé - et continue de l'être - par les contempteurs des langues régionales, avec un sens nettement et volontairement péjoratif : les patois sont des sous-produits linguistiques, « qui n'ont ni dictionnaire ni grammaire », « ne produisent aucune littérature universelle », ce qui justifie leur anéantissement. Quel occitanophone (et plus généralement quel parleur d'une langue régionale) ne s'est jamais entendu rétorquer encore et toujours ces arguments éculés ? Combien de Hélène Carrère d'Encausse, de Bertrand Poirot-Delpech, de Jean-Marie Rouard, de

37

Charles de Belleval, *Notice sur Montpellier*, Renaud, Montpellier, 1803 et rééditions. On remarque ici l'emploi de « langue gasconne » pour « occitan ».

Jean-Luc Melenchon qui ne ratent jamais une occasion d'exprimer leur mépris pour ces patois qui menacent de plus l'unité française ?³⁸ Voire la sécurité routière ! La dernière affaire en date est d'octobre 2010 et a été primitivement interprétée par certains comme un canular, tellement elle est énorme. En effet, le citoyen³⁹ Robert Hadjadj, président du MRSP (*Mouvement Républicain de Salut Public*), a attaqué la commune de Villeneuve-lès-Maguelone (Hérault) où il réside, pour la pose de trois panneaux en occitan. Panneaux d'injures racistes à l'encontre d'une communauté, d'appel à la rébellion contre la République Française, de dessins grossiers relevant de l'attentat aux bonnes moeurs ? Non, panneaux indiquant le nom occitan de la

38

Ne sont-ils pas au fond extrêmement jaloux du comportement des Occitans, Bretons, Alsaciens, etc., qui eux savent défendre leur langue, savent se battre pour la faire reconnaître, contrairement aux Français qui s'empressent de souscrire à l'anglais par pur snobisme ? N'est-ce pas là au fond l'origine véritable de leur haine indéfectible ? Max Rouquette s'étonnait de cette capitulation : « *Car la vraie, la terrible menace qui pèse sur le français vient d'un tout autre côté [que celui des langues régionales] : la montée en puissance, irrésistible, de l'anglo-américain, avec ses prétentions hégémoniques (...). Promu comme l'indiscutable langue internationale, on aurait pensé que sa généralisation se serait faite de façon progressive (...). Or il n'en est rien. La hâte des Français à souscrire à leur propre effacement prend d'inquiétantes proportions. Il n'est que de voir, pour commencer, la rapidité avec laquelle les noms de magasins anglicisent leur façade pour mesurer cette sorte d'abdication générale. D'acquiescement plus ou moins à la dépendance. Pour ne pas dire à la servitude* » (in *Ils sont les bergers des étoiles*). Nous l'illustrerons par un exemple tragi-comique : devant payer notre essence sur une station d'autoroute, le guichet habituellement ouvert au milieu des pompes était fermé et un écriteau demandait donc en plusieurs langues de « payer à la boutique », « pagare nella boutique », laquelle était étiquetée ... Esso shop ! Qu'attendent les académiciens sus-dits et le *Mouvement Républicain de Salut Public* pour protester contre cette atteinte intolérable au « français seule langue de la République », pourtant totalement absent de nombreux noms de boutiques type Barber shop ? Quand on sait en parallèle que des tickets bilingues (français-provençal) distribués pour visiter un site provençal du Lubéron ont donné lieu autrefois à un procès intenté par un usager outré par ce bilinguisme, triste précurseur en occitanophobie. L'argument des anti-langues régionales se réduit à « puisque le français est menacé et recule, il ne faut pas que les langues de France vivent », « puisque la francophonie crève, il faut corollairement que crèvent d'abord l'occitanophonie, la corsophonie, la bretonophonie, car le français est supérieur à toutes ces langues, etc. » : pathologie française montrée du doigt par l'Europe. Ces mêmes destructeurs de langues régionales s'enflamment pour des langues en perdition à l'autre bout de la planète (qu'ils n'appellent d'ailleurs pas « patois ») et demandent de plus une mobilisation des Bretons, des Occitans, qui devraient consacrer leurs efforts uniquement à la défense du français. Lesquels défendent pourtant mieux le français que quiconque car ils ne cèdent pas, eux, au snobisme de l'anglophonie/anglolâtrie (voire à la servilité), même s'ils apprennent aussi l'anglais comme tout le monde. Le linguiste Claude Hagège déclarait récemment à la radio que « *ceux qui parlent le mieux le français sont ceux qui parlent une langue régionale* ».

39

Nous l'appelons « citoyen » étant donné la référence explicite aux Comités de Salut Public et de l'usage qu'il fait des noms des mois révolutionnaires.

commune "Vilanòva de Magalona", placés en dessous du panneau en français "Villeneuve-lès-Maguelone" (et à stricte égalité de dimension) ! Le tribunal administratif de Montpellier a donné suite à sa plainte et vient de **condamner la commune**, mais n'a toutefois pas suivi le plaignant qui demandait en plus des sanctions pénales ! Dans les attendus, on peut lire notamment que la condamnation est justifiée par : *"le fait de ne pas employer la langue française pour toute inscription ou annonce destinée à l'information du public, apposée ou faite sur la voie publique, dans un lieu ouvert au public ou dans un moyen de transport en commun"*, le manque de *"fondement historique"* d'une *"traduction en langue occitane"* et le *"risque pour la circulation routière"* (sic), outre le fait que « *la France n'a pas signé la Charte Européenne des Langues Régionales* ». Est particulièrement incriminée la présence d'un o majuscule accent grave (Ò, qu'on s'empresse de dessiner pour les non-occitanophones, pour montrer la gravité de l'attentat) qui est interdit par la loi française sur les panneaux routiers et perturberait donc les automobilistes. Il convient de noter que l'attestation historique de *Villanova* date de l'an 819 et celle de *Vilanova de Magalona* au moins de l'an 1419. L'expression utilisée dans le jugement de *"transcription en langue occitane"* est donc erronée en tous points puisque c'est la forme française qui est la transcription du nom historique occitan, et non l'inverse, ce qui est un pléonasma pour tous les noms de villages de toutes les langues régionales (outre que tous les Occitanophones usent à l'oral du nom historique de *Vilanòva de Magalona*)⁴⁰. Encore devons-nous être contents de ne pas voir employer « transcription en patois ». Affaire ahurissante à compléter par des exemples d'employés de mairie tout aussi anti-occitans qui ont refusé d'enregistrer des prénoms occitans (notamment Magalí, à cause de l'accent aigu sur le i, ou Audoard) mais enregistrent sans censure aucune des prénoms anglais, arabes, sri lankais, présentant pourtant des associations de consonnes impossibles en français, pas moins « étranges » que le i accent aigu. Pour certains, il faut éradiquer notre langue, empêcher sa visibilité et son usage, par tous les moyens possibles. Nous sommes donc **moins que des étrangers dans notre propre pays**.⁴¹

40

Voir notre article complet sur cette affaire ubuesque « *Le racisme linguistique a encore frappé* ».

41

Rappelons cette rencontre à Marseille (dans les années 1980) avec Michel Pezet, ancien homme politique du PS, consultant à la délégation d'Occitans (nous en étions) venue se plaindre de l'absence de salles municipales octroyées aux cours de provençal de « *s'adresser à la Maison de l'Étranger* » (sic !!).

25

Un des plus beaux fleurons de la littérature raciste contemporaine « anti-patois » est sans doute la revue *Charlie-Hebdo* (se voulant paradoxalement anti-fasciste-anti-raciste, promis juré) qui a laissé couler sa haine sarcastique dans plusieurs de ses numéros, au moment de la signature de la Charte Européenne. Ainsi, les parleurs de patois « *ont une idéologie qui mènent tout droit à Nuremberg*⁴² » et détestent forcément leur voisin au nom du raisonnement « *mon tas de fumier sent meilleur que le tien* ». Toutes injures qui ont laissé de marbre les associations spécialisées dans l'anti-racisme, d'habitude plus promptes à intenter un procès pour moins que cela. On citera plus longuement cet extrait d'un texte paru dans le numéro du 7 octobre 1998, où l'auteur croit faire de l'humour en jouant sur les mots pataqués/patois/langue :

« Lou Jospinou annonce que la France va signer la Charte (...). Les aborigènes vont pouvoir parler leur patois, pardon, leur langue, sans se faire rire au nez. Et peut-être même garder leur accent, c'est-à-dire leur béret et leurs sabots. Certes, difficile de postuler pour un emploi d'hôtesse d'accueil dans un aéroport avec des sabots. En revanche, pour parler météo dans le poste, il fleure bon avoir l'assant, ça fait ensoleillé, té ! Lou Jospinou a raison. Maintenant que le bulldozer jacobin a laminé et éradiqué les pagnolades et les bécassinades, on peut élever trois douzaines de couillons qui parlent encore leur pataqués (pardon : langue) au rang de patrimoine national et leur apposer le label poulet fermier... »

Un beau discours humaniste proféré de surcroît par un grand spécialiste en linguistique (label certifié pur porc ?) : les « patoisants » sont des dégénérés d'une race visiblement inférieure pourvue d'une sous-langue qualifiée de pataqués⁴³, argumentaire qui rappelle étrangement la dialectique des Untermenschen chère à un certain moustachu autrichien ou à certains coloniaux, **et pour nous c'est cela très exactement un discours « qui devrait mener tout droit à Nuremberg »** si la vigilance des associations de défense sus-dites s'exerçait de façon équitable. En bon ultra-gauche, « l'humoriste » Cabu y est allé aussi de ses sarcasmes, toujours à propos de la Charte des

42

Pour les plus jeunes, rappelons que les procès de Nuremberg jugeaient les nazis et leurs collaborateurs français ayant contribué à des exterminations massives...Les parleurs de langue régionale sont donc « du parti des nazis exterminateurs méritant un procès de Nuremberg».

43

De plus, l'auteur ne connaît même pas le sens de pataqués : « mauvaise liaison entre deux mots ; faute grossière de langage ; situation embrouillée ». On « fait » donc un pataqués, mais en aucun cas on ne « parle » le pataqués ! Parlez donc français monsieur Charlie-langue-supérieure !

langues régionales, en publiant un dessin dans le *Canard Enchaîné* où ce sont les bas-morvandiaux ou bas-bretons (nous avons oublié) qui faisaient les frais de son racisme, avec rires gras dans les textes. Il était visiblement ignorant du sens du préfixe bas qui signifie « récent » (bas empire, bas latin, bas Moyen-Âge)⁴⁴. Les ignorants sont toujours « bêtes et méchants », devise d'un certain journal où il officiait d'abondance. Mais cela ne fait point rire, sauf les idiots.

Cette hiérarchisation supposée des langues était déjà présente du temps de la Révolution, associée à une partition volontariste du territoire. Les auteurs de *Une politique de la langue*⁴⁵ montraient bien comment l'abbé Grégoire, celui qui

44

Seuls les Français croient que sous- ou bas- désignent des langues inférieures. Tristes incultes qui ignorent le sens de bas latin, bas allemand, bas moyen âge, bas empire, qui croient que « dialecte » est une injure, et qui se sentent pourtant si supérieurs et font profession d'être des « humanistes de gôche ».

Nous redisons ici ce que nous avons écrit dans l'article *Escrachs de femmas : seules les femmes et les parleurs de langues régionales peuvent être injuriés, méprisés, rabaissés, bassement raillés... sans qu'il y ait la moindre réaction d'indignation des associations patentées dans l'anti-racisme*.

Le texte de *Charlie-Hebdo* nous paraît pourtant pleinement relever d'un dénigrement fasciste rouge (interchangeable ici avec un dénigrement fasciste noir du type antisémite) : remplaçons « aborigène, béret, sabot » par au choix « arabe, noir, asiatique, chéchia, turban, boubou, babouche, tong, sarong, sarouel, djellaba, kimono » et cela donne un texte ignoblement raciste. Mais pas s'il s'agit d'un parleur d'occitan ou de breton où cela devient un texte humoristique !... Les partis politiques restent également de marbre ou peu s'en faut, la haine des langues régionales étant transversale, et particulièrement exacerbée chez les deux extrêmes (droite et gauche).

45

Une politique de la langue, La révolution Française et les Patois, M. de Certeau, D. Julia, J. Revel, NRF, Paris, 1975

Rajoutons, pour faire bonne mesure dans l'injure haineuse, l'opinion de Bertrand Barère de Vieuzac (occitan de Tarbes pourtant), véritable inspirateur de la Terreur, qui déclarait le 8 pluviôse an II, au nom du Comité de Salut Public (tiens tiens ! il a fait des émules au 21^{ème} siècle) : « Parmi les idiomes anciens, welches, gascons, celtiques, wisigoths, phocéens ou orientaux, (...) nous avons observé que l'idiome appelé bas-breton, l'idiome basque, les langues allemande et italienne ont perpétué le règne du fanatisme et de la superstition, assuré la domination des prêtres, des nobles et des patriciens, empêché la révolution de pénétrer dans neuf départements importants, et peuvent favoriser les ennemis de la France. Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton ; l'émigration et la haine de la République parlent allemand ; la contre-révolution parle italien et le fanatisme parle basque. Cassons ces instruments de dommage et d'erreur. Le despotisme maintenait la variété des idiomes. D'ailleurs combien de dépenses n'avons nous pas faites pour la traduction des lois des deux premières assemblées nationales dans les divers idiomes parlés en France ! Comme si c'était à nous à maintenir ces jargons barbares et ces idiomes grossiers qui ne peuvent servir que les fanatiques et les contre-révolutionnaires ! (...) Citoyens, la langue d'un peuple libre doit être une et la même pour tous. (...) Tandis que les peuples étrangers apprennent sur tout le globe la langue française (...) on dirait qu'il existe en France six cent mille français qui ignorent absolument la langue de leur nation (...) il n'appartient qu'à elle [la langue française] de devenir universelle » (citation sur Wikipédia, à Bertrand Barère de Vieuzac)

27

voulait « extirper les patois » (sans succès cependant !), avait exagérément mis en exergue, pour servir son idéologie, une supposée opposition langue/patois qui aurait correspondu à la partition ville/campagne : à la ville évoluée, la langue (plus la capeline et les escarpins ?), à la campagne arriérée, le patois (plus le béret et les sabots ?). Abel Hugo notait que le patois était parlé à la ville comme à la campagne. On complètera avec l'analyse de Jean-Pierre Cavaillé : « Évidemment, l'assimilation du « patois » à un jargon de paysan était, chez ces grammairiens du XIX^e siècle, une erreur grossière, lourde de préjugés sociaux, et elle ne saurait d'aucune façon être accréditée par aucun linguiste aujourd'hui. La définition du « patois » comme jargon de campagne est une ineptie, et d'abord parce que cette identification à la vie rurale est fautive, puisqu'il était aussi bien parlé dans les villes⁴⁶ (...) Faut-il enfin vraiment rappeler que le « patois » est en l'occurrence « l'occitan » ? C'est bien sûr le point essentiel : la revendication d'une dignité de la langue contre son déclasserment idéologique en « patois ». De ce point de vue, l'acharnement de nos écrivains à user presque systématiquement du terme de « patois » pour désigner l'idiome limousin vaut comme une prise de parti incondiionnelle pour l'idéologie centraliste : de sorte que les larmes qu'ils versent sur les pauvres hères soi-disant privés de langue, maintenus « dans un état d'ignorance et d'asservissement », « un véritable néant social » (S. Coyault-Dublanchet, p. 49), sont évidemment des larmes de crocodiles. Comment en effet, à partir d'un tel constat, ne pas bénir l'école publique, l'État providence et la

Tristes hoquets de l'histoire : à coup sûr, la haine de l'autre par esprit nationaliste borné parle encore et toujours le français seul, puisque les éternels monolingues nous accusent maintenant d'être des « vichyssois », « communautaristes », « patoisants », au mieux « régionalistes sans littérature universelle », rongés par « le repli identitaire » et voulant hypothéquer l'avenir de leurs enfants en les limitant à parler « un patois, un baragouin, un borborygme » (sic ! courrier des lecteurs du *Midi Libre*, encore de grands linguistes qui s'y expriment). Un autre lecteur rappelait pourtant cette évidence : « L'autre jour dans l'avion j'entendais des hommes d'affaires allemands discuter en Frison, tout comme on peut en Italie du Nord causer en Vénitien ou Trévisan, y compris dans les conseils municipaux, sans se faire taxer de passéiste ou de réactionnaire ». Car il n'y a qu'en France que cela pose problème, au nom de l'exception culturelle sans doute, **au nom du communautarisme français le plus dur à coup sûr**. Rappelons-leur aussi que les immigrés italiens et espagnols se sont intégrés par l'occitan, et que leurs descendants sont de bons petits Français, parlant et écrivant parfois aussi l'occitan... en plus du français.

46

Confirmé par la lecture de l'introduction au *Dictionnaire languedocien-français* de l'abbé de Sauvages, revu, augmenté et publié en 1870 par D'Hombre-Firmas et Gratien Charvet. Les auteurs décrivent l'usage de l'occitan parlé dans TOUTES les familles de la bourgeoisie. C'est son interdiction progressive qui l'a fait se replier à la campagne, où le peuple n'a jamais voulu l'abandonner. Ce n'était pas un parler grossier mais une langue de culture, présentant sans doute, comme TOUTE langue, des niveaux d'usage selon les classes sociales, comme il en existe toujours pour le français actuellement.

télédiffusion française ? N'ont-ils pas tiré cette sous-humanité de sa crasse et de son néant, en lui donnant une langue, une culture et, par dessus le marché, l'UNIVERSEL !»⁴⁷. Ou encore l'opinion du lexicographe Alain Rey, entendue à la radio : « Un patois est une langue qui a eu des malheurs. Une langue est un patois qui a eu de la chance. ». Ou celle de la linguiste Henriette Walter : « Rappelons que langue, dialecte, patois, parler... ne diffèrent pas selon une hiérarchie de valeurs mais uniquement selon des critères historiques, géographiques ou sociaux, ce qui peut s'exprimer ainsi : ce n'est pas parce qu'un patois n'est plus parlé que par une faible partie de la population qu'il n'est pas une langue. »⁴⁸. Et antérieurement, le texte de F. Mistral mis en note dans *Mirèio* : « Il est profondément injuste de traiter de patois, et, comme tel, de mépriser un idiome parlé par de nombreuses populations, hautement probes, intelligentes et poétiques, sous prétexte qu'il existe au dessus une langue administrative, commerciale et savante. Traiter banalement de patois la langue provençale, c'est l'insulte que le mauvais riche jette à Lazare, le vainqueur au vaincu. Mais que prouve une insulte ? Est-ce un argument ?... A ce titre la belle langue d'Italie peut s'attendre incessamment à être décrétée patois par les Autrichiens. » À ce titre, le français sera incessamment décrété patois par les Anglo-américains ou les Chinois... Même si nous ne le souhaitons pas le moins du monde, **cela ferait cependant beaucoup de bien à certains « universalistes francophones » arrogants, dont ceux de l'Académie française.**

La catégorisation lexicale langue/dialecte, qui ne devrait relever que du domaine scientifique (analyse syntaxique, lexicale, degré d'intercompréhension, etc.), est donc malheureusement viciée, détournée et récupérée à des fins idéologiques, tant du côté des sécessionnistes à l'intérieur de la langue d'oc (à quand « la langue héraultaise », « la langue vauclusienne », puis « la langue toulousaine », « la langue marseillaise », « la langue du quartier de ... » ?) que des institutions françaises⁴⁹, ravies de

47

Texte sur Internet : in *Fabula, Patois de Province et belle langue : les lieux communs en héritage.*

48

Préface à *La Flore et la Faune dans le parler des Mauges*, Olivier Gabory/Dominique Drouet, CPIE Loire et Mauges, mai 2006.

49

Ce n'est que très récemment que la DGLF (Délégation Générale à la Langue Française) a complété son sigle en DGLFLF (Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France). Le projet d'inscrire ces langues dans la constitution a fait se déchaîner tous leurs farouches ennemis au nom de l'éternel faux argument de « l'unité française », du « spectre du communautarisme »,

l'aubaine, ou des particuliers ignorants en linguistique mais taxant l'autre de « parleur de dialectes/patois »⁵⁰. Mistral parlait du « dialecte d'Arles/Avignon », disait que son dictionnaire « embrassait tous les dialectes de la langue d'oc », que l'abréviation *rh.* désignait « le dialecte des bords du Rhône ». Mais ce sont les extrémistes qui ont osé traiter « d'écrivains dialectaux » ceux qui n'écrivaient pas en provençal rhodanien⁵¹. Il va de soi que certains ont pu employer (ou emploient encore) l'expression « langue provençale », « langue limousine », voire même « patois » sans intention idéologique cachée, mais il serait grand temps de réviser un peu le lexique⁵².

l'Académie française ayant diffusé un texte méprisant et ridicule, qui a eu le mérite de faire rire les juristes tellement il était hors des principes du droit sur lesquels il prétendait cependant s'appuyer (outre qu'il n'était pas du tout de son ressort de se prononcer sur ce point).

50

Critique récurrente depuis des décennies : si l'on n'use pas du mot patois, on accuse l'occitan d'être « dialectal », preuve patente de son infériorité. Citons à nouveau les anciens : « *Quant à la diversité des patois, c'est un phénomène naturel et inévitable, et on pourrait demander à celui qui s'en étonnerait pourquoi il y avait en Grèce chez une petite nation et au grand siècle littéraire de Périclès, plusieurs dialectes de la plus illustre des langues anciennes et classiques, dont les formes diverses remplissent d'énormes glossaires ; pourquoi en Italie, en Espagne et dans la Grande-Bretagne, sans parler d'autres états, il y a diversité de langage et des dialectes très différents.* » (A. Vayssier, Introduction à son dictionnaire, écrite en 1873). On lira aussi son démontage en règle de tous les arguments anti-patois (langue vulgaire, pas de règles de grammaire, etc...), que nous resservent encore quelques grands esprits contemporains, parfaitement incompetents en occitan et en linguistique, il va sans dire. Il concluait : « *Si on le méprise, c'est qu'on ne le connaît pas. Continuons à le venger des attaques de l'ignorance* », les attaques de l'ignorance étant toujours, hélas, d'actualité. Quelques années plus tard, un autre rouergat, l'abbé Justin Bessou, reprenait les mêmes arguments que Vayssier (diversité des dialectes de la langue grecque qui ne l'a pas empêché d'être langue de culture prestigieuse) et déniait donc aux ennemis de la langue d'oc le droit de la mépriser : « *Ce manque d'unité est un des arguments principaux des ennemis de notre langue populaire. (...) La diversité de ses dialectes ne saurait être une raison suffisante pour la condamner sans appel à cette mort prochaine que les immortels de l'Académie lui prédisent depuis quelques siècles.* » (in *Dal bres à la toumbo*)

51

Même l'éminent Charles Rostaing, d'esprit plus ouvert pourtant, continuera cent ans plus tard d'user de l'opposition sémantique *dialecte local/langue mistralienne* !

52

Plus anciennement, c'est le cas par exemple de A. Vayssier dans son *Dictionnaire patois-français du département de l'Aveyron*, de Granier de Cassagnac cité par lui, auteurs pour qui « patois » est l'équivalent de « dialecte », dont ils montrent par ailleurs la filiation avec le latin. Notons que quelques années auparavant cependant, Jean-Pierre Couzinié appelait son remarquable ouvrage dans la première édition de 1847, *Dictionnaire patois-français*, mais le modifiait dans l'édition de 1850 en *Dictionnaire de la langue romano-castraise* : changement ô combien signifiant. Tandis que Léon Gary faisait paraître en 1845 un *Dictionnaire patois-français à l'usage du département du Tarn*, où le mot de patois était fort dépréciatif, au vu de la lecture de la préface. Nous avons déjà analysé l'évolution des titres de dictionnaires du 18^{ème} au 19^{ème} siècle, au fur et à mesure de la prise de conscience de parler une langue : le terme de patois disparaît des titres avec le temps, en parallèle

Malheureusement cette sirène sécessionniste, aux quatre coins du domaine occitan, charme cependant plus d'un politique, tous partis confondus, et sert donc de prétexte à tous les blocages, non-actions, voire coups bas les plus indignes. Elle a fait salutairement réagir les différents courants qui ont mené des actions communes de protestations contre ce dépeçage de la langue d'oc/l'occitan⁵³, mais oblige à dépenser des forces bien inutilement, compte tenu des efforts permanents que demande encore et toujours la défense des langues régionales en France, pays montré du doigt (avec la Grèce) par les

de la seule volonté d'inculquer à bien parler français. La langue occitane y est alors restituée pour ce qu'elle est : une autre langue à part entière, à côté du français, méritant elle aussi dictionnaires et grammaires descriptifs et/ou normatifs, illustrés de citations d'auteurs.

Que l'on trouve encore l'usage du mot *patois* chez les ennemis des langues régionales ou chez les journalistes à l'esprit parisianiste, c'est normal. Mais qu'on le trouve aussi sous la plume d'un linguiste comme Jacques Lacroix, dans sa fort intéressante étude sur *Les noms d'origine gauloise* (Éditions Errance, 2003), est plus que triste lorsque l'on sait toute la charge négative qu'il porte : « *le sens ancien de MATRAS s'est gardé dans les patois du Dauphiné* », « *SAGNE, VARENNE, ..., ces termes sont encore vivants dans les patois* ». Il y emploie aussi le mot de *dialectes* sans précision, mais par exemple jamais l'expression « dialecte occitan/langue occitane », dont il cite pourtant de nombreux toponymes.

La linguiste Henriette Walter l'emploie aussi et pourtant elle est on ne peut plus favorable « *à l'apprentissage des langues régionales avant une langue étrangère* », mais elle établit une hiérarchie territoriale : « *Plusieurs patois voisins forment un dialecte* ». À la question posée par un journaliste, « *comment distinguer langue, patois et dialecte ?* », elle répond « *Pour un linguiste, il n'y a pas vraiment de différence.* ». Et à la question « *Comment les patois enrichissent-ils notre patrimoine ?* », elle explique « *On croit que c'est du mauvais français alors que ces langues à part entière recèlent des trésors. (...) La créativité de ces langues est stupéfiante.* » (mensuel *Ça m'intéresse*, mars 2009)

53

Ce consensus entre la *Maintenance de Provence*, le CREO-Provence (Centre Régional de l'Enseignement de l'Occitan) et le mouvement *Parlaren* a abouti aussi à la création ancienne de L'OSTAU de PROVENÇA/L'OUSTAU de PROUVÈNÇO à Aix, et plus récemment du COLLOC (Centre de Collectage de l'écrit et de l'oral), et de TELEVOC. La raison fait fort heureusement son chemin. Nous avons relevé au hasard sur Internet lors d'échanges de courriers sur un blog : « *J'aimerais bien que les sécessionnistes passent autant de temps à promouvoir la langue qu'ils n'en passent à dénigrer l'occitan et l'occitanisme pour des raisons qui tiennent plus au fantasme qu'à la réalité. Le centralisme parisien n'est pas le seul problème : les Occitans eux-mêmes, en situation d'aliénation linguistique profonde, en viennent à se diviser, à dénigrer leur propre langue, à en avoir une représentation faussée, à oublier que la seule menace vient de la langue dominante. Ieu ai chausit : lucharai, sensa pausa, per que la lenga d'òc, s'ensenhe e se parle encara !* » Il va sans dire que nous partageons entièrement cette opinion.

Mais à n'en pas douter, il y aura d'autres coups bas contre la langue. Mais ces mêmes sécessionnistes n'hésitent pas à écrire quelques années plus tard, en totale contradiction avec leur vœu : « *le provençal alpin, maritime, rhodanien, le vivaro-dauphinois, le parler niçois ou celui des vallées alpines provençales ont chacun leur valeur. Aucun n'est supérieur à l'autre et ne peut se prévaloir d'être LE provençal* » (Journal *La Provence*, 18/02/2007). En dehors des appellations fantaisistes pour désigner ces parlers (qui montrent qu'ils ne savent toujours pas les identifier), on se réjouit cependant de

31

instances européennes, rappelons-le. Diviser pour régner, méthode éprouvée depuis longtemps⁵⁴. Car les irréductibles provençalistes veillent au grain pour entretenir la discorde. L'un des derniers coups bas en date est le voeu, émis le 17 octobre 2003 par le Conseil Régional PACA, de « *la séparation de la langue provençale et de la langue niçarde* », sous l'action de provençalistes acharnés qui ont trompé les élus. Devant le tollé général qu'il a soulevé, l'assemblée régionale l'a annulé le 15 décembre et a formulé l'unicité de la langue d'oc. Un plus récent, de l'été 2006, est la demande officielle de la création d'un « CAPES en provençal rhodanien » (!), émise par une élue provençale, travaillée au corps par *l'Unioun prouvençalo*. Une autre attaque, signée Michel Vauzelle qui est aux ordres de ses amis du *Collètiu Prouvenço* et de *l'Unioun Prouvençalo*, a eu lieu en mai 2008, demandant à la ministre de la culture Christine Albanel, que « *le provençal soit reconnu comme une langue à part entière dans les langues régionales* ». La réponse de la ministre fut sans ambiguïté : « *Pour ce qui concerne le domaine linguistique gallo-roman, les services de l'Etat n'entendent pas remettre en cause la nomenclature traditionnelle, en usage dans l'administration depuis la loi Deixonne de 1951 : l'occitan est une langue avec différentes variétés dialectales, dont le provençal. Chaque variété est l'expression pleine et entière de la langue qui n'existe qu'à travers ses composantes* ».

Bien antérieurement, c'est encore le félibre Pierre Azéma qui dénonçait la division prônée tant par les Catalans que les provençalistes : « *Lou malur es que, sus aquel cami, un cop partits, sabès pas pus ounte anàs boumbi. Dejà Teissier sembla prou resignat de restitui au gascon soun vièl titre de « lengatge estranh ». E, boutàs, anarian pas liont sans troubà de felibres que troubarién Auvergna e Lemousi*

leur évolution d'esprit, puisqu'autrefois, il n'était question que de provençal rhodanien, le niçard et le vivaro-alpin n'étant même pas nommés. Évolution un peu tardive toutefois puisque l'occitanisme n'a jamais dit autre chose depuis des décennies et a contribué à la reconnaissance de ces dialectes/parlers, pas moins valables que le sacro-saint et unique provençal rhodanien. On affirme donc des évidences comme si celles-ci étaient refusées par le camp d'en face que l'on combat. L'imposture, comme le gaz autrefois, est décidemment à tous les étages. **Mais nous avons des doutes sur l'attribution de cette citation aux provençalistes.** Le journaliste ne s'est-il pas « mélangé les crayons/les interviews » entre ses divers interlocuteurs, en prêtant aux repliés provençaux un texte formulé en fait par les Occitans (qui par contre n'auraient jamais employé l'expression erronée de vivaro-dauphinois) ?

54

Le temps que nous écrivions cet ouvrage, un changement plus qu'heureux s'est produit, avec la reconnaissance des langues régionales votée par le parlement et un projet de loi annoncé pour 2009 par la ministre de la culture Christine Albarel. Nos Académiciens et Sénateurs vont sans doute nécessiter des soins en réanimation intensive... Le temps d'installer cet article sur notre site, le projet de loi a été abandonné !!

*ben ubagouses pèr èstre de la « Patrio miejournalo », ben afrejoulits pèr faire partida de l' « Empèri dóu Soulèu ». Lou catalanisme das sinnatàris dau manifeste tèn acò de comun em'un certan « provençalisme » (...): es que, jouta una aparéncia d'estequiment, cerca una councentracioun d'abord, pèr una expansioun imperialista après. Naciounalisme, counquista, assourbiment. Au regard d'aquò, l'occitanisme cerca una larga unioun pèr l'acòrdi e dins lou respèt de toutes lous païses d'oc. Federalisme, pas, libertat. Pèr iéu, la causida es facha».⁵⁵ Les récentes tentatives d'isolement du catalan valencien d'un côté, de « la langue gasconne », « la langue auvergnate » et de la « langue provençale » de l'autre, rendent toujours d'actualité l'analyse de P. Azéma : des sécessionnistes plus que virulents (provençaux, gascons et auvergnats) se sont encore exprimés aux Assises des Langues organisée par la DGLFLF en octobre 2003 à Paris, faisant bien évidemment le plus mauvais effet.⁵⁶ Ils s'expriment aussi d'abondance sur Internet, et nous avons retenu, parmi toutes les inepties, ce fleuron de l'affabulation qui résume toutes les autres : « *Le provençal ce sont les langues de la Provence (...), ce n'est pas de l'occitan puisque l'occitan est une création du 19e**

55

« Le malheur, c'est que sur ce chemin, une fois partis, vous ne savez plus où vous allez atterrir. Déjà Teissier semble bien résigné à restituer au gascon son vieux titre de « langage étrange ». Et, allez, nous n'irions pas loin sans trouver des félibres qui trouveraient l'Auvergne et le Limousin bien au nord pour être de la « Patrie du midi », bien refroidis pour faire partie de « l'Empire du Soleil ».

Le catalanisme des signataires du manifeste tient cela de commun avec un certain provençalisme (...) : c'est que, sous une apparence de repliement, il cherche une concentration d'abord, pour une expansion impérialiste après. Nationalisme, conquête, absorption. Au regard de cela, l'occitanisme cherche une large union pour l'accord et le respect de tous les pays d'oc. Fédéralisme, paix, liberté. Pour moi, le choix est fait. » (id.) Notons cependant que le catalan est depuis considéré comme une langue à part, ce qui sert parfois d'arguments aux autres sécessionnistes. Eussent-ils raison linguistiquement, que **nous ne voyons pas ce que cela leur rapporte d'exprimer à longueur de lignes leur horreur d'être rattachés au domaine d'oc et conjointement l'horreur de la graphie classique**. Ils débusquent soigneusement les particularismes de toutes sortes en refusant tout ce qui réunit ces dialectes. À les lire il semble même que c'est dégradant d'appartenir au domaine plus vaste de la langue d'oc : sont-ils plus efficaces pour autant dans la défense de leur parler ? Plus productifs ? Quel est le rendement obtenu ? Totalement négatif, car les politiques s'en servent pour justifier leur immobilisme. **Car si le catalan est plus en avance sur l'occitan, ce n'est pas parce qu'il s'en est séparé, mais parce que ses élites n'ont pas renié leur langue**. Ou entretiennent-ils simplement un dérisoire pouvoir pour se donner à peu de frais l'impression d'être des aigles ? Premier dans mon petit dialecte à part à grands coups de provocations gratuites plutôt que dixième en Occitanie par mes travaux de l'ombre, l'adage est vieux comme le monde.

56

Et amenant donc B. Cerquiglini à dire aux Occitans qu'il faudrait qu'ils commencent par s'entendre entre eux... Ce qui est une fuite devant les responsabilités toutefois, car cela revient à accorder autant de poids à une infime minorité sécessionniste, violente, intolérante et incompétente, contre l'avis de tous les linguistes (sauf les rares de leur camp).

33

© Josiana Ubaud - 22/06/2017

siècle en réaction à la création par Mistral d'une langue littéraire provençale, appelée le mistralien. (...) L'occitan se veut une sorte d'espéranto du groupe linguistique d'oc dans tout le sud du pays. » Le mythe de la « création du 19ème » et l'épouvantail du « remplacement » d'un dialecte par « de l'occitan », ce qui n'a strictement aucun sens. Ne parlons pas du mot « espéranto » ...! L'arrogance des ignorants est sans borne et leur malfaisance tout autant.

Cette sécession est en fait largement plus que linguistique. En parallèle, on assiste ainsi à une « révision » de l'histoire, qui répand l'idée « d'une Provence de tout temps indépendante », jusqu'à l'annexion française, au besoin en usant de l'expression « les historiens ont montré que... ». Outre que les premiers comtes étaient Burgondes, Wisigoths, Ostrogoths, etc., pour alimenter le mythe, on se garde donc de dire que les comtes de Provence ont été ensuite catalans ; qu'au 13^{ème} siècle, suite à des guerres, la Provence a été partagée entre les Catalans (le sud de la Durance) et les Comtes toulousains (le nord de la Durance), mais on reconnaît la subordination au Saint Empire Germanique, puis le rattachement à la couronne de France. Là encore, comprenez qui pourra : vassale du Saint Empire, oui, c'est noble, mais associée de quelque façon que ce soit avec les noms de Catalogne et de Toulouse, non, c'est insupportable ! Mais c'est qu'il faut nier coûte que coûte tout lien linguistique, historique, économique, avec l'ouest du Rhône, car « la Provence n'est pas l'Occitanie »⁵⁷. Ces fantasmes sont encore ressortis dans le courrier de quelques lecteurs (toujours les mêmes) publiés dans *Géo* (n° 307 de Septembre 2004), suite à leur numéro précédent consacré à l'Occitanie : la revue répond donc en rappelant ce partage des terres provençales. Nous avons du mal à comprendre cette conception d'une Provence éthérée, coupée du monde, faite uniquement de sang provençal 100% pur, qui du coup, en serait plus grande. Autre réaction similaire qui consiste à crier haut et fort que « la Provence n'a jamais été touchée par le catharisme », comme si quiconque avait soutenu le contraire. Rappelons cependant que, même sur ce point, **les armées marseillaises et avignonaises sont venues combattre Simon de Montfort au siège de Beaucaire** par exemple. Et que Mistral, comme bien d'autres poètes provençaux, a dénoncé violemment Simon de Montfort dans ses poèmes : s'il n'y avait pas un sentiment de commune

57

Une de leur publication toute récente de 2011 montre un montage photographique avec un panneau « Prouvènço » surmonté d'un panneau « oc » barré !! Ici finit le domaine d'oc, là commence la Provence... Faut-il qu'ils aient si peu de projets qui les enthousiasment pour consacrer du temps à ces futilités-là !

patrie (à défaut de commune nation), il n'aurait pas abordé ce thème. La commune appartenance est aussi exprimée dans la fameuse *Canso de la Crosada*, journal de bord de la croisade albigeoise tenu d'abord par Guilhem de Tudela puis par un occitan anonyme. Voici ce qu'écrivit Michel Roquebert à son sujet (voir son article complet installé sur notre site) : « *Or face à l'invasion « étrangère », ce poète-là réagit en patriote. Le mot n'est pas anachronique. Il n'y a certes pas, alors, pas plus qu'à aucun autre moment de l'Histoire, de nation occitane. Le Languedoc féodal est une mosaïque de principautés parfois alliées, souvent rivales. Mais l'agression, vécue comme une flagrante injustice, d'autant qu'elle s'accompagne de cruautés sans nom, soude les populations autour non seulement de leurs seigneurs légitimes, qui commandent la résistance armée, mais aussi de ce qu'il faut bien appeler des valeurs de civilisation. (...) Mais l'âpreté de la résistance de tant de villes et de châteaux assiégés, attestée par les chroniques, dit assez que les populations indigènes, toutes classes et toutes religions confondues, ont, dans leur grande majorité, fait front à la croisade. Or le poète qui écrit la Canso a clairement exprimé ce qui constituait le principal ressort de cette volonté de résistance : le sentiment d'appartenance à une communauté qui se fondait sur un certain nombre de valeurs, liées aussi bien aux structures politiques et aux libertés parfois chèrement acquises, qu'aux idéaux qui constituent en toute société les horizons éthiques par rapport auxquels s'ordonnent les relations humaines, les conduites sociales, la morale publique, bref, tout un art de vivre spécifique. C'était cela, le bien commun qu'il y avait à défendre. »*

La dernière tentative de falsification de l'histoire concerne justement le catharisme (nous a appris Michel Roquebert), où toute une équipe d'universitaires provençaux nie l'existence d'un clergé cathare, contre les textes eux-mêmes, dont on tait soigneusement les parties prouvant le contraire. Leur horreur de la croix occitane mène donc certains à la refuser, alors qu'elle était déjà l'emblème des comtes bosonides avant le 10^{ème} siècle, d'où sa présence et dans le comtat Venaissin et à Forcalquier (certains pensent qu'il conviendrait de l'appeler croix de Forcalquier). Emblème du marquisat de Provence, figurant sur les armoiries de Marseille (avant l'an mille), et toujours présente sur celles de Gigondas, Saint-Didier, Travalhan, Vénasque, Méthamis (villages en Vaucluse), ornant l'écu du département des Hautes-Alpes, sculptée sur des sarcophages de Ganagobie ou à la cathédrale de Forcalquier (Alpes de Haute Provence), érigée au pied du château de Murs (Vaucluse), reconnue comme emblème de culture commune jusqu'en Italie, vont-ils aller la détruire jusque sur le tombeau de Folco de Baroncelli

où elle est représentée, aux Saintes ? Ou vont-ils lui trouver subitement un charme fou puisque les recherches en histoire donne l'antériorité provençale à sa présence en terres occitanes ? On se demande comment ce courant va aussi « réviser » la bannière provençale rouge et or... entièrement catalane, ou le drapeau de la Nacioun Gardiano qui comporte la bannière et aussi la croix pattée pommetée.⁵⁸

Serge Granier donnait encore cet exemple de l'activisme des sécessionnistes, dans un courriel d'août 2006 : « *Le Monde* publièt lo 21/1/2005 dins son *Courrier des lecteurs* una letra d'un « spécialiste du provençal » que lo felicitava d'aver presentat lo provençal coma « une langue à part entière » dins una mapa e un dorsier sus la lengas minoritàrias de sa revista setmaniera *Le Monde 2*, coma fan, çò disiá, « la plupart des linguistes du monde et des ouvrages de référence au niveau international », en ajustant que la « vision purement idéologique d'une seule langue dite occitane » es espendida dins los mèdias solament gràcias a l'accion d'« un lobbying actif de militants nationalistes »⁵⁹. Une double remarque s'impose : sur quelles compétences s'est appuyé ce journal pour s'autoriser à publier une

58

Sur l'histoire de cette croix, présente depuis l'extrême orient jusqu'à Toulouse, on lira *La Croix Occitane*, de Bertran de La Farge (Loubatières, Portet-sur-Garonne, 2000), qui illustre son texte avec des photos de croix de pierre, monnaies, sceaux, jetons la représentant à travers les âges et les pays. Et la magnifique publication plus récente et encore plus illustrée de Raymond Ginouillac, *La Croix Occitane* (IEO Tarn, Réalmont, 2006). Celui-ci, rencontré à la manifestation de Béziers, semble pencher pour une origine marseillaise et pense qu'il conviendrait de chercher davantage dans les archives de l'abbaye de Saint-Victor.

Notons aussi que cette croix est présente au Puy-en-Velay, point de départ d'un des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, associée à la coquille des pèlerins et qu'elle figure dans l'emblème de la confrérie des Pénitents Noirs de Nice.

59

« *Le Monde* a publié le 21/1/2005 dans son *Courrier des lecteurs* une lettre d'un « spécialiste du provençal » qui le félicitait d'avoir présenté le provençal comme une langue à part entière dans une carte et un dossier sur les langues minoritaires de sa revue hebdomadaire *Le Monde 2*, comme font, disait-il, « la plupart des linguistes du monde et des ouvrages de référence de niveau international », en ajoutant que « la vision purement idéologique d'une seule langue occitane » est répandue dans les médias seulement grâce à l'action d'« un lobbying actif de militants nationalistes ».

Ce lecteur serait bien en peine de citer cette pseudo-abondance de sources scientifiques « internationales » : l'usage d'adjectifs frappants ne constitue certes pas une preuve. Ce dossier erroné publié par ce journal est-il à mettre sur le dos d'une triste incompétence ou d'une manipulation savamment orchestrée ? Il est vrai que le journal languedocien *Midi-Libre*, qui appartient au *Monde*, se complait à cantonner l'occitan dans des rubriques « galéjeuses localistes » exclusivement (les inépuisables anecdotes « Le Parler de... », ne dépassant pas cinquante mots). Le lecteur sus-dit pourra donc rajouter *Le Monde* et *Midi Libre* à sa liste de « publications interplanétaires » faisant autorité sur le sujet.

carte présentant le provençal comme une langue isolée (quant tout le félibrige, depuis sa création, et le mouvement occitan ensuite parlent de langue unique), et sur quels « linguistes du monde » et « ouvrages de référence internationaux » s'appuient le lecteur pour affirmer de telles contre-vérités, quand tous les linguistes et toutes les universités étrangères usent de langue occitane/langue d'oc au singulier ? Hormis donc trois irréductibles du véritable lobbying sécessionniste, « grands spécialistes du provençal » ...

Contrairement à ces visions morcelées contemporaines, fausses malgré l'emploi d'un vocabulaire grandiloquent, nous citerons un témoignage du passé bien plus ancien que l'avis de P. Azéma, comme exemple de vision globale de la langue et de la nécessité d'une unité graphique pour son efficacité. Voici en effet ce que Claude Peyrot écrivait (déjà) en 1781 en avis au lecteur, dans ses *Géorgiques Patoises* : « malgré tout le soin qu'a pris l'auteur pour se rendre plus intelligible dans cet ouvrage, qu'il ne l'a été dans son *Recueil des Poésies Patoises & Françaises*, en rapprochant tant qu'il a pu l'idiome du Rouergue des différents dialectes de nos provinces méridionales, il ne se dissimule pas qu'on y trouvera encore bien des mots qu'il seroit difficile de comprendre s'il n'en donnoit l'explication... ». Conscience donc d'une similitude de langue et volonté de se faire comprendre sur un plus vaste territoire que le seul Rouergue... De fait la graphie de Peyrot est bien moins patoisante que celles de bon nombre d'auteurs ayant écrit cinquante ans plus tard.

Nous citerons encore, bien plus tard, la publication à Montpellier en 1886 d'un *Salut à l'Occitanie*, pastiche du texte du languedocien Florian écrit par le provençal Fortuné Pin en 1820, traduit en 107 idiomes, à l'occasion du premier centenaire de l'abbé Fabre (et dont un exemplaire a été déposé dans son tombeau à cette occasion). Dans l'introduction présentant ce texte de F. Pin (sans intérêt littéraire en soi) et le pourquoi de ces 107 versions, on relève les expressions suivantes, sous la plume du provençal A. de Gagnaud (c'est-à-dire Léon de Berluc-Perussis)⁶⁰ : « la géographie des dialectes méridionaux », « l'idiome provençal [usant de *amou* à la première personne du présent] offre quelques précieux spécimens des vieux pluriels romans *lous, las, mous, mas,*

60

Auquel Eugène Plauchud prêtait le mérite d' « avoir tiré le félibrige de l'île de la Barthelasse », car sans lui « les Félibres du Rhône se seraient enfermés dans leur petit cercle ». (in *Ou Cagnard*, 1889). Berluc-Perussis était par ailleurs le neveu et gendre de Fortuné Pin, et avait donc poussé à cette publication.

aquestous, aquestas»⁶¹, « la grammaire et le vocabulaire d'oc ne sauraient être complets tant qu'une soigneuse enquête philologique n'aura pas relevé par le menu les moindres particularités locales. Est-ce à dire que nous voulions prêcher un séparatisme dialectal qui serait l'émiettement de notre littérature ? À Dieu ne plaise !... Une œuvre locale et populaire, dont le principal but est d'instruire, de moraliser, de délasser, doit, à notre avis, être écrite dans le langage du cru.... Tout au rebours, une production qui s'adresse moins au peuple du voisinage qu'aux lettrés du dehors devra... adopter la langue de Mirèio, ou, à défaut, celle de l'un des grands dialectes connus ».

Passons sur le « à défaut » final qui semble poser par principe une certaine infériorité des autres dialectes par rapport au provençal « *idiome soubeyran* », mais quelle différence dans l'esprit et dans la forme y aurait-il à écrire maintenant la phrase de Gagnaud « la grammaire et le vocabulaire de l'occitan ne sauraient être complets tant que... », à moins d'avoir l'esprit justement mal tourné (cf. les remarques de P. Azéma, déjà cité) ? Ainsi que l'expliquait d'ailleurs Louis Piat en introduction de son *Dictionnaire français-occitanien* (1894) : « *Quant au nom d'occitanien, il a été choisi pour éviter la confusion qu'auraient entraîné ceux de provençal ou de languedocien, applicables à des provinces, non à la généralité des terres d'oc françaises* ». Est-ce un discours vraiment scandaleux au point de générer tant de virulences ? En terme de lexicographe, « occitan » fonctionne simplement comme un hyperonyme⁶² de

61

Effectivement les parlers de Digne (04), Allos (04), formes encore en usage à la fin du 19^{ème} siècle en Provence, ce que nous ignorions, et qui tendaient à les remplacer par *les, aquestes*, si l'on en croit les traducteurs du texte de F. Pin.

62

Pour les non initiés, « siège » est l'hyperonyme de « chaise », « fauteuil », « tabouret », « banc », etc. Inversement, « chaise », « fauteuil » sont des hyponymes de « siège ». On pourrait aussi prendre une image mathématique et qualifier « occitan » de PPCM (Plus Petit Commun Multiple) de « provençal, languedocien, gascon, limousin, etc. », le multiple supérieur étant « langue romane ». P. Azéma parlait de « *commun dénominateur de la terre et des hommes d'oc* ».

Si le terme a fait depuis largement son chemin, il y a toujours chez ses ennemis une volonté farouche à ne pas vouloir comprendre que l'hyperonyme n'a jamais annulé en quoi que ce soit ses composants : il s'utilise simplement dans des situations d'écrits ou d'oral diversifiés. En tant que provençale, le vocable « occitan » ne nous a jamais conduit à abandonner le vocable « provençal ». Le provençal S. Bec réfutait son usage, incompris voire rejeté des Provençaux, et n'y voyait « *qu'un vocable peut-être plus pratique pour les gens venus d'ailleurs lorsqu'ils veulent parler des pays de langue d'oc* ». Il n'allait pas toutefois jusqu'à nier l'unicité de la langue d'oc, mais nous avons déjà évoqué ce texte pamphlétaire publié par cet auteur.

Il y a de toute évidence « une concurrence vitale », selon l'expression de P. Azéma, entre « Occitanie » et « Provence », puisque les statuts du Félibrige de 1862 écrivaient « *Entendèn pèr Prouvènço lou Miejour de la França tout entié* » (« nous entendons par Provence le Midi de la France tout

« gascon, limousin, auvergnat, languedocien, provençal, etc. » et n'a jamais empêché personne de parler « son gascon de... », « son provençal de... ». Les ennemis acharnés de ce vocable, pour la plupart provençaux, le refusent énergiquement et argumentent sur l'antériorité de « langue provençale, provençal », dont l'utilisation ne les gêneraient point toutefois pour nommer la totalité des dialectes, et traiter ainsi un montpelliérain, un toulousain, un bordelais ou un limougeaud de « provençal », voire les Occitans d'Italie ⁶³!

Compte tenu de l'époque, le provençal A. de Gagnaud préconisait bien sûr l'orthographe du Félibrige, conscient de l'intérêt qu'il y a d'adopter une orthographe uniforme, et « *celle de Mistral n'eut-elle le mérite que d'être la plus généralement suivie, que c'en serait assez pour que nous réclamions son emploi exclusif, au moins pour les dialectes de la rive gauche du Rhône* ». En effet, l'orthographe abusivement appelée « mistralienne » était déjà un progrès notoire par rapport aux multiples graphies patoisantes en usage jusqu'alors (mais elle n'était valable que pour le provençal rhodanien). La phrase finale de l'introduction à cette publication multidialectale est particulièrement intéressante : « *Si nous voulons que la langue d'oc prenne, parmi les littératures de l'Europe, un rang incontesté, présentons-nous en un seul groupe au public, une même grammaire et un même dictionnaire à la main* [c'est nous qui soulignons] ». Quel beau plaidoyer pour l'unité, et pour l'existence de divers registres de la langue ne s'excluant pas pour autant l'un l'autre !

L'abbé Justin Bessou était quant à lui tiraillé entre deux solutions : écrire de façon à être compris des paysans, car « *ils ont appris à lire dans l'alphabet*

entier ») et que bien des Provençaux ne sauraient y renoncer au nom de ce que P. Azéma qualifie « *d'un amoureux malade qui vira au fétichisme. (...) S'ausave manlevà la pluma ispra e ferouja de L. Teissier, prestarièi à moun tour, à quauques-uns, aquesta pensada sacrilèja : Crèbe la Patria, mès que noun siègue discutida la precelencia dau noum que nous agrada !* », « d'un enamoragement maladif qui tourne au fétichisme. (...) Si j'osais emprunter la plume acide et féroce de L. Teissier, je prêterais à mon tour à quelques-uns, cette pensée sacrilège : Que crève la Patrie, mais que ne soit pas discutée la précellence du nom qui nous plait ! ». (*Calendau* n° 87, juillet-septembre 1941). Cette prétention à nommer Provence le midi tout entier disparaît des statuts du félibrige dès 1876 : cela n'empêchera pas certains félibres et capouliers du 20^{ème} siècle de vouloir toujours l'employer ...au nom effectivement d'un fétichisme bien déplacé!

Pour ceux qui ne le connaîtraient pas, profitons-en pour insister sur la pertinence, l'intelligence et la clairvoyance de tous les textes écrits par Pierre Azéma.

63

Les vallées italiennes comptent aussi quelques contempteurs enragés du vocable occitan, non moins virulents que leurs homologues provençaux stricto sensu : même articles vengeurs, même ressassements, mêmes aigreurs, même lexique, qui souvent se contentent de traduire les articles en français ou en rhodanien parus sur le sujet.

39

© Josiana Ubaud - 22/06/2017

*français, et il ne faut pas l'oublier quand on écrit pour eux un livre patois », tout en reconnaissant que « ces conventions s'adaptent mal à la phonétique de la langue d'oc », et écrire selon les bases historiques de la langue d'oc car « il ne faut pas oublier que le passé historique de cette langue a droit à tout le respect de l'écrivain, prosateur ou poète, et qu'une orthographe qui a des traditions classiques ne saurait être livrée uniquement au caprice individuel. (...) cette langue que vous écrivez est un patrimoine que nous ont légué nos ancêtres, avec une littérature célèbre et une orthographe reçue. » Il choisira donc d'adopter « une orthographe mixte »⁶⁴. Notons cependant que l'appellation traditionnelle de « phonétique à la française » est erronée en tout point : **l'orthographe française use de lettres étymologiques, des r des infinitifs et des s des pluriels, et de tant d'autres lettres « superflues » qui ne sont point prononcées pour autant.** Les paysans qui ont donc appris à lire le français dans une telle graphie pourraient tout aussi bien apprendre à lire l'occitan dans une graphie qui marque elle aussi les lettres étymologiques, les r des infinitifs, etc., ni plus ni moins que le français. Si Bessou n'a donc pas osé aller plus loin dans sa logique (est-il si sûr que les paysans aient lu ses œuvres pour autant ?), bien d'autres écrivains rouergats qui suivront passeront à la graphie classique, même chez les félibres.*

Bien plus tard en 1922, c'est sous la plume du majoral Marquis de Villeneuve-Esclapon que l'on retrouve le même plaidoyer : « *Laissez-moi tout particulièrement vous féliciter de la pureté de votre langue et de votre graphie. Vous avez eu mille fois raison en abandonnant certaines notations qui rendent, trop souvent, les écrivains auvergnats difficiles à lire couramment.*

Mon avis est que chaque dialecte peut et doit conserver sa prononciation propre, mais, qu'en ce qui concerne la graphie, il doit se rapprocher, autant que possible, du radical étymologique. C'est ainsi qu'on réalise la variété dans l'unité. [souligné dans le texte] Si l'on ne vise que la variété, on arrive à l'anarchie complète. Ce principe est vrai en tout...même en politique et nous voyons où nous mène la théorie de l'égoïsme national. L'Europe est en train d'en mourir.

Il en serait de même du Félibrige, si chaque dialecte, chaque sous-dialecte, chaque sous-sous-dialecte – et il y en a des centaines –, voulait avoir sa graphie particulière. Je vous félicite de l'avoir compris.

64

Préface de *Dal bres à la toumbo* (1892).

Il est tellement facile d'écrire vin et de prononcer bi comme les gascons, d'écrire ma pensado et de prononcer mo pensado comme les auvergnats ! La graphie française comporte des différences bien plus grandes entre l'orthographe et la prononciation. »⁶⁵

En écho, on se contentera d'une citation du côté provençaliste, une des plus belles que nous ayons trouvées, et qui séduira plus d'un linguiste : « *la graphie signifie représentation, aussi exacte que possible, par des signes conventionnels, des sons émis par la bouche ; en conséquence il est d'une grande importance que la graphie d'une langue soit le reflet de ce qu'elle est réellement...* »⁶⁶ . Comme le sont les orthographes françaises *soixante, seconde, six, cieux, clef, temps*, les exemples contenant [tient] (*il tient, un patient, ils initient, tous* prononcés différemment), les séries *saut/sot/seau/sceau, thym/tain/teint, pin/pain/peint, tant/taon/temps/tend* et bien d'autres (tous prononcés pareils) ; ou anglaises *the, coat, green, leave*, ou allemandes ou italiennes et tant d'autres, dont la prononciation découle (de source) de la graphie, comme chacun sait... ! Il est hautement tragique d'être amené à lire ce genre de raisonnement péremptoire (« puérité des ignorants » ?),

On assiste donc à un dramatique recul des consciences 120 ans après, dans tous les camps, qui doit faire retourner dans leurs tombes S. J. Honnorat, F. J. M. Raynouard, J. M. Diouloufet, D. Arbaud, V. Bernard, le marquis de

65

Lettre manuscrite du 25 mars 1922, sans doute au félibre auvergnat Benezet Vidal, documentation personnelle.

66

L'Astrado n° 10, 1973. Même « argumentaire » sous la plume de M. C. et C. Mauron, en préface de leur anthologie de textes provençaux *Pèr Prouvènço* (1983), pour y défendre « *la graphie de paroles, moderne et populaire utilisée depuis Mistral (...) qui fournit un reflet immédiat des particularismes phonétiques. [...], au contraire de] la politique de l'autruche qui consiste à se réfugier derrière des transcriptions gommant les particularismes oraux, escamotant l'infinie richesse des parlars vivants, et viciant à l'origine tout travail d'approfondissement dialectologique* ». Ils abominent tellement la graphie classique qu'ils vont jusqu'à titrer « *Aubo* » un poème de R. de Vaqueiras où l'on trouve pourtant 16 fois écrit *alba*. L'explication plus récente, sous la plume de P. Blanchet, des pluriels provençaux et de leur prononciation « identique au singulier, comme en français », donc qui justifient l'absence des s au pluriel (mais alors pourquoi les écrit-on en français ?), sauf pour les adjectifs et les articles précédant un nom commençant par une voyelle, est tout aussi séduisante. Et pour reprendre Mistral pourquoi écrire « *lou proumie ome* » alors même qu'à l'oral le r final de *proumie* s'entend bien évidemment en liaison avec la voyelle qui suit ? Si c'est l'oralité qui prime, il faudrait donc écrire « *lou proumié vengu* » mais « *lou proumier ome* »... On voit vite l'inanité de l'argumentaire. Il y a toujours, dans toutes les langues du monde, de très grandes différences entre graphie et phonie, ce qui saute aux yeux de tous, sans être linguiste ou diplômé pour autant.

41

Villeneuve et bien d'autres précurseurs/défenseurs de la langue d'oc/de l'oc/de l'occitan qui prônaient tous la plus grande unité graphique possible pour la plus grande compréhension interdialectale possible, pour le plus grand succès possible de la langue, qui ne reliaient pas la graphie à la prononciation (ce qui est une évidence, à part pour les ignorants), et qui ne répugnaient pas à parler des publications « des autres ».

Cet usage de « langues d'oc » au pluriel est donc tout récent et va totalement à l'encontre de toute la pensée mistralienne. Il s'est souvent doublé et continue de l'être de l'accusation récurrente de « l'archaïsme » de la graphie classique, au contraire de la « modernité » de la graphie phonétique : langue de bois ânonnée faute d'arguments linguistiques⁶⁷. Et c'est donc le même

67

Archaïque et *moderne* sont deux adjectifs qui n'ont strictement aucun sens accolés à « graphie », et encore moins avec la charge morale que prétend leur faire porter leurs usagers. Encore moins quand cette graphie « archaïque » est utilisée majoritairement à l'époque contemporaine. **Un de ses plus enragés contempteurs, Alan Broc alias Yves Gorgaud alias ... (il se cache sous une quantité de pseudonymes sur Internet), a trouvé un autre prétexte à sa diabolisation : elle est « archaïque et nazie ».** Car la femme d'Alibert (ou Alibert) ayant eu des accointances avec la collaboration, la graphie classique d'Alibert est ipso facto « nazie » ... car tous les Occitans étaient dans ce cas, cela coule de source ! Lumineuse démonstration scientifique dont voici le détail : « *Belcop de gents sou estats acipats de descoubri que lis Oucitans de la generaciou vièlho aviou coulourat ammé la Gestapo, e que lis Oucitans de la generaciou seguissent s'èrou fachs coumplicis del crimi, de la barbario e de la trahisou, en ensajant d'escoundre la déco ouriginalo de l'ouccitanisme.* » Il assimile donc tous les Occitans à un seul de ses membres, et oublie bien évidemment d'aller voir les collaborateurs qui n'ont pas manqué d'exister dans les camps d'en face, comme il en a existé dans tous les camps (francophones compris). Deuxième mensonge monumental, la graphie classique **n'appartient pas à Alibert** (il en est juste le dernier codificateur) : c'est la graphie historique de la langue, c'est la graphie du catalan (restaurée par P. Fabre), de l'espagnol, c'est la graphie restaurée d'abord par le provençal Honorat, utilisée encore pour partie par des écrivains du 19^{ème} siècle, puis la graphie de P. Estieu/A. Perbosc, toutes personnalités largement antérieures. Il est vrai que même des Languedociens l'appellent bien à tort « graphie alibertine ». La rattacher exclusivement à une période trouble de l'histoire relève du délire. Notre justicier stalinien va-t-il traiter aussi Pompeu Fabre de « nazi » ? À rebours, il faudrait donc changer d'urgence les orthographes du français et de l'allemand parce que des collaborateurs français et les nazis les ont utilisées, donc souillées ? Hitler adorait Beethoven : haro sur Beethoven ! Mussolini adorait les pâtes bolognaises : haro sur les bolognaises ! Notre lumineux scientifique explique qu'il a donc abandonné cette graphie au profit de « *la graphie moderne...qui concentre les textes car elle utilise moins de lettres* » (défense de rire) : « *Alèro, coumo ieu, aun leissat toumbat la « grafia » nazisto e sou passats à d'ourtougràfios moudèrnos, mai adaptados amai à la lengo vivo (...). L'avantatge d'aquessos ourtougràfio es que sou mai founetico e aizidos de legi, e que councéntrou li tèxtes ; chau min de letros.* » Quand l'économie de papier et d'encre deviennent des arguments pour le choix d'une graphie : ils sont du même niveau que ceux avancés au 19^{ème} siècle pour « le délicieux parler d'Arles ». Nous devons pour le moins restituer cette véritable folie langagière (favorisée par Internet), car elle doit passer à la postérité. Hélas, le

Mistral qui, après avoir si bien expliqué linguistiquement l'intérêt de la graphie étymologique dans les années 1850, résumera en 1906 (dans *Memòri e Racònte*), cet épisode autour de la graphie par ce texte qui ne doit rien à la science et qui montre une triste évolution de la pensée : « *Pèr counfourma la parladuro escricho à la prounounciacion generalo en Prouvènço, deciderian de supremi quàuqui letro finalo o etimoulougico toumbado en desoubranço, talo que l'S dòn plurau, lou T di participe, l'R dis infinitéu e li CH de quàuqui mot, coume fach, dich, puech, etc.* » Ceux qui résistèrent sont qualifiés de « *rimassaire de la lengo treboula dins sa vièio routino e sa maniero d'èstre* », rétifs à la modernité. Quant aux Marseillais, le portrait est encore plus hargneux : « *A Marsiho, lis amateur de trivialita, li rimaire barbo-blanc, li jalous, li renaire, s'acampavon de-vèspre dins la rèire-boutigo dóu bouquinisto Boy pèr gèmi amaramen sus la supressioun dis S e agusa lis armo contro li novatour . (...) E, coume avian pèr nousautre, òutro li bòn resoun, la fe, l'entousiasme, l'envans dóu jouvènt, emé quaucarèn d'autre, finiguerian pèr resta mèstre dóu prat-bataïe*». ⁶⁸

manque de place nous empêche de restituer dignement tous les discours de ce grand analyste/penseur/linguiste, qui sont tous de la même eau (d'égout...) et qui menace de procès des personnes qui ont le toupet de travailler aussi sur les écrivains cévenols, car il s'en estime seul propriétaire.

68

« Enfin, pour conformer la parole écrite à la prononciation générale en Provence, nous décidâmes de supprimer quelques lettres finales ou étymologiques tombées en désuétude, telles que l'S des pluriels, le T des participes, l'R des infinitifs et les CH de quelques mots, comme fach, dich, puech, etc. » « rimailleurs de la langue, perturbés dans leur vieille routine et leur manière d'être », « À Marseille, les amateurs de trivialité, les vieux rimeurs, les jaloux, les râleurs, se réunissaient le soir dans l'arrière-boutique du bouquiniste Boy pour gémir amèrement sur la suppression des S et aiguïser les armes contre les novateurs. (...) Et, comme nous avions pour nous, outre les bonnes raisons, la foi, l'enthousiasme, l'énergie de la jeunesse, avec quelque chose autre, nous finîmes par rester maîtres du champ de bataille ». C'est la parfaite illustration, hélas, du dicton populaire « *fa michant venir vièlh* », car ces propos sont vraiment indignes, à tous points de vue (linguistique, historique, et plus simplement humain), de F. Mistral. Pourquoi n'ose-t-il pas dire qu'il a été un farouche partisan de la graphie classique ? Toujours par capitulation devant les intégristes de son clan ? Ce texte plus que polémique (et toujours sans l'ombre d'un argument scientifique ce qui est d'autant plus déshonorant pour son illustre auteur), est cependant donné dans une anthologie de textes provençaux à usage scolaire, ne restituant bien entendu que des textes en graphie « moderne » et pas un seul en graphie classique : il est intitulé par les auteurs, en toute objectivité « *Naissenço de la grafio mouderno* » (!). Il n'y a pas en face un texte de H. Laidet, ou de S. J. Honnorat, ou de D. Arbaud, présentant les arguments contraires quant à la graphie, ne serait-ce que par honnêteté historique. On y endoctrine donc les élèves en leur faisant croire qu'il n'y a qu'une seule graphie valable, et surtout qu'une seule graphie utilisée de façon contemporaine. On y entretient en douce la haine du camp qualifié d'adverse. Les manuels des « affreux occitanistes archaïques » restituent, eux, les deux graphies...

43

D'un côté les grands écrivains en provençal rhodanien, jeunes et modernes parce qu'ils décident que l'orthographe doit être le reflet de l'oral, **ce qui n'est le cas dans aucune langue**, et parce qu'ils ont censurés/ignorés les écrivains usant encore et toujours, à la suite de leurs aînés, de la graphie étymologique au début du 19^{ème} siècle, de l'autre des vieux barbons vulgaires et jaloux, comploteurs d'arrière-boutique, parce qu'ils osent tenir à la graphie historique de la langue... Le portrait pourrait ne prêter qu'à sourire s'il n'avait engendré des guerres fratricides allant jusqu'à la demande d'interdiction de la graphie classique. Car l'opposition simpliste et manichéenne graphie phonétique « moderne »/graphie étymologique « archaïque » allait connaître encore quelques beaux jours après Mistral, puisqu'elle a été reprise par de nombreuses personnalités du félibrige, et qu'elle continue d'être le slogan favori de quelques irréductibles provençalistes ou gascons : s'ils sont « mistraliens vieux » sur ce point, ils prônent aussi « les langues d'oc » au pluriel, contre Mistral⁶⁹. (voir aussi notre autre article en ligne *Le languedocien/provençal dialecte(s) de référence ?*).

En parallèle de la graphie phonétique dite mistralienne, la graphie classique (ou étymologique) des Troubadours dite occitane, a fait depuis son chemin, mais modernisée, comme la graphie d'autres langues⁷⁰. Depuis son premier restaurateur S. J. Honnorat, arrivé trop tôt et incompris, elle a conquis un grand nombre de personnes car, outre sa légitimité historique, elle ne sépare pas les dialectes entre eux, elle ne tombe pas dans le succursalisme français,

69

Et jusque à Maillanne même, dans le Musée Mistral !! Le dépliant très officiel énumère les grandes œuvres de Mistral : « *Mirèio, Calendau, ...et le dictionnaire des langues d'oc Lou Tresor dóu Felibrige* ». Nous avons vivement protesté (employant les termes de *tripatouillage, crime contre la pensée mistralienne, falsification*), ce qui nous a valu d'être interpellée par un « *où coulègo* » et l'étiquette de « *avès peta un cèucle/vous avez le cerveau fêlé* » de la part de l'ancien maire de Maillanne, M. Moucadel, avec qui nous n'avons pourtant pas gardé les cochons ensemble. On passe sur « l'argumentaire » consternant de sa réponse, qui mouline la même eau (trouble) du collectif Provence, et qui reprend la même obsession de « modernisation » !! Accoler au dictionnaire de Mistral « les langues d'oc » **alors qu'il a toujours dit et écrit le contraire, et que son dictionnaire est sous-titré « embrassant les divers dialectes de la langue d'oc »**,... c'est de la modernisation, pas de la falsification ! Et c'est être « mistralien » !

70

C'est une évidence, mais ceux qui montrent du doigt la graphie étymologique laissent au contraire supposer, à ceux qui ignorent tout du sujet, qu'elle consiste « à écrire comme les Troubadours avec les mots des Troubadours ». Hippolyte Laidet s'était vu reprocher la même chose. Preuve qu'ils n'ont jamais lu ni les Troubadours ni les ouvrages contemporains écrits dans cette graphie. Le but n'étant pas l'objectivité mais la diabolisation de cette graphie, on la charge donc de supposées tares inventées de toutes pièces. L'argumentaire est évidemment à nouveau exclusivement idéologique.

44

elle laisse la libre réalisation à l'oral à tous les locuteurs, selon les caractéristiques propres à chaque dialecte ou parler⁷¹, et elle réintègre l'occitan dans la famille des langues romanes (et rend compréhensibles l'italien, le catalan et l'espagnol même à ceux qui n'ont jamais appris ces langues à l'école, c'est notre cas). Cela n'enlève en rien à ses usagers la compétence possible dans l'autre graphie (lue et/ou écrite), mais on observe par contre très rarement la réciproque : l'immense majorité des lecteurs/écrivains en graphie phonétique est totalement incompétente en graphie classique, ce qui est alarmant. Les deux graphies se côtoient dans certaines publications occitanistes : là encore, cette ouverture ne semble pas aussi visible dans les publications en graphie mistralienne, pour ne pas dire absente, à cause de l'incompétence graphique sus-dite⁷². Et lorsque certaines publications signalent la parution d'ouvrages en graphie classique, encore trouvent-elles le besoin d'en transcrire les titres en graphie phonétique (tiens ! tiens ! atteinte au chef d'œuvre ?). Si on constate un très net apaisement, il existe cependant encore quelques intégristes provençaux toujours autant agressifs envers la graphie classique : ils ont toutefois fait des progrès, puisqu'à notre connaissance, ils n'en demandent plus l'interdiction, du moins officiellement, mais les « spécialistes internationaux (non idéologiques) du provençal » militent encore pour le séparatisme linguistique.

Si nous avons restitué ces bribes de disputes autour de la graphie de cette langue que l'on ne veut/peut toujours pas nommer consensuellement sur tout son territoire « de Bordeaux à Nice », c'est qu'elles ont eu bien sûr une incidence directe sur la lexicographie, selon les opinions suivies par les lexicographes. L'occitan est la seule langue qui se paye le luxe (triste luxe) d'avoir deux graphies, donc deux productions de dictionnaires en parallèle

71

Par exemple les *a* finaux atones de la haute vallée de l'Aude, de la région de Montpellier (de Sète à Lunel, et jusqu'à Lodève, 34), Nîmes (30), de la région du Ventoux (84), de Nice (06), d'Allos (04), et de L'Épine (05), et bien d'autres points en Auvergne et Limousin, puisque c'est toujours et encore cet exemple qui sert de portrait réducteur aux deux graphies, celle de la *a* finale contre celle de la *o*. On a vu que Roumanille (voir notre article *Le languedocien/provençal, dialecte(s) de référence ?*) demandait d'éradiquer les *a* finales de Peyrottes, qui écrivait pourtant en graphie phonétique... mais son parler prononce les *a* finales *a* et non *o*, donc sans doute une horreur aux oreilles et aux yeux de Roumanille.

72

Est-ce bien raisonnable, en ce début du XXI^{ème} siècle, d'être encore et toujours incompétent en graphie classique, soit par refus idéologique, soit parce qu'on ne l'apprend pas ? Ce qui permet aux intégristes de faire fonctionner le moulin à fantasmes contre la graphie classique.

45

(en plus des ouvrages en graphies personnelles des divers sécessionnistes gascons, auvergnats ou provençaux) : dispersion des efforts humains, dispersion des moyens financiers, perte d'efficacité, sans compter les luttes intestines. On se prend à rêver d'un Mistral non soumis au diktat d'un Roumanille ou d'un Mathieu, et qui aurait maintenu pour sa *Mireio* la graphie étymologique qu'il défendait si bien dans ses lettres de jeunesse⁷³. Quelle puissance incontestable en aurait retiré la langue d'oc ! Joan Saubrement, occitaniste et félibre, disait la même chose dans son intervention à l'UOE de Nîmes de 2004 : « *Cependant, rêvons un peu... ! Imaginons que Mistral n'ait pas suivi Roumanille. Il n'y aurait ni Occitanistes, ni Provençalistes, ni Mistraliens, ni Alibertins. La question de la graphie n'existerait pas et tous ensemble nous pourrions œuvrer au sauvetage de cette langue si belle.* » Rappelons de plus qu'il est lorrain, provençal d'adoption.

Les extrémistes du camp opposé doivent sans doute rêver d'une autre façon : imaginons que la graphie historique du provençal n'ait jamais existé, imaginons que les Italiens, les Espagnols, les Catalans, les Portugais n'écrivent pas, comme ils s'obstinent à le faire, en distinguant les infinitifs des participes passés, en marquant les pluriels et les lettres étymologiques, nous n'aurions pas à combattre « la vermine occitaniste »⁷⁴ archaïsante qui nous empoisonne avec sa graphie étymologique et ses *s* de pluriels, sa référence à la romanité et à l'unité. Seuls au monde, bien isolés, nous n'aurions même plus à combattre pour faire interdire l'autre graphie (et pourtant nous y excellons). Quel repos, quel paradis ce serait, quoique privés de victoires anti-occitanistes et de foires à Arles arborant des tee-shirts « Occitanie, non merci ! » !⁷⁵ Le provençal Jean-Yves Royer est beaucoup plus caustique que nous (ou simplement plus près de la réalité ?) quand il écrit à leur propos : « *Mais quand on perçoit la haine lancinante qui sourd à chaque instant de leurs propos, on se demande s'ils ne rêvent pas parfois, pour défendre le folklore suranné auquel ils ramènent la culture provençale, de transpercer le cœur des « Occitans » de leurs ficheirouns, ou de les pendre au clocher de Saint-Trophime au moyen de rubans d'arlésiennes noués l'un à l'autre...(...)* Ainsi donc, ces bougres d'Occitans, non

73

Voir le détail de ces lettres sur notre site, dans notre article *Violéncias de lenga, violéncias fachas a la lenga, o lei pietadosei batèstas de nòrma e d'ortografia*.

74

Sic ! Expression utilisée dans une de leurs réunions, rapportée par Jean Saubrement.

75

Comme pour tous les haineux (religieux, politiques), ce serait au contraire leur désastre, car ils ne tiennent que par la haine, leur seule raison de vivre, leur seule adrénaline, leur seule drogue.

contents de vouloir imposer aux Provençaux de parler languedocien (c'est là la formule accusatrice la plus courante assénée tant par les « Unionistes » [l'Union provençalo] que les « Collectivistes » [Couleitiéu Prouvènço]), veulent en plus unifier la tradition ainsi que les costumes ! Vont-ils alors nous obliger à remplacer l'ailloli par le cassoulet ? Et le ruban d'Arles par le capulet du Béarn ? Mais tout cela serait encore du particularisme... Or ce qu'ils veulent, ces monstres d'Occitans, c'est l'uniformisation totale. Alors sans doute vont-ils contraindre tous les Méridionaux à mélanger ailloli et cassoulet dans quelque grand tian, sans oublier d'y ajouter un aligot et une garbure, bien mélanger, et mettre le tout au four pour le faire gratiner... ». ⁷⁶ Reconnaissons-leur un mérite cependant : leur haine viscérale est tellement caricaturale qu'elle n'aide que plus au rapprochement entre gens sensés de l'occitanisme et du félibrige.

Voir nos trois autres articles qui se complètent :

***Violences de langue, violences faites à la langue ; Notes sur les dictionnaires ;
Le languedocien/provençal, dialecte(s) de référence ?***

Josiane UBAUD – lexicographe et ethnobotaniste en domaine occitan